



LE MARI MYSTÉRIEUX.

LE MARI MYSTÉRIEUX,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Par M. DAV...

Le meilleur mariage est encore hasardeux;
Mais on peut le risquer, quand il comble nos vœux.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez RENARD, Libraire, rues de Caumartin, N° 750, et de l'Université, N°. 922.

AN XII. -- 1804.





LE MARI MYSTÉRIEUX.

CHAPITRE PREMIER.

CEPENDANT l'heureux trio se reposait de ses fatigues à Martigny; ils s'éveillèrent à près de six heures du soir pour s'établir à un excellent dîner. Ils parlèrent de la colère où le Comte avait dû être en apprenant leur fuite, et de son embarras pour en deviner les moyens. Mais les deux Dames assurèrent qu'elles n'avaient plus aucune inquiétude, et qu'elles étaient parfaitement contentes de la re-

traite qu'on leur avait procurée. — Je voudrais certainement, ma chère Idamia, que vous fussiez ici en parfaite sûreté, mais je craindrais que cela ne fût pas. Je connais le puissant intérêt qui fera agir le Comte de Clarancourt, et je suis sûr qu'il n'épargnera, pour vous suivre, ni peine ni argent. Il pourrait faire une histoire assez plausible aux Magistrats de cette petite République pour nous causer de l'embarras, quoiqu'il pût s'en repentir par la suite. J'ai des raisons majeures de n'être pas connu de lui ; je ne veux pas, s'il est possible, me trouver, pour le moment, dans son chemin. Personne ne sait encore que notre digne Curé a reçu des étrangers, mais notre résidence chez lui ne

pourrait être long-tems un secret. Je n'ai donc compté vous laisser dans cet asile que jusqu'à ce soir, ou demain matin au plus tard. Je vous ai préparé une retraite impénétrable où, quand même votre tuteur nous découvrirait, ce qui n'est pas probable, il ne pourrait nous forcer. — Au nom de Dieu, mon cher Tancrède, partons sur-le-champ, tous les lieux me plaîront avec vous ; fût-ce même quelque grotte d'hermite creusée dans ces montagnes. —Vous avez sûrement pressenti mon dessein, ma chère amie, reprit Tancrède : le couvent que je vous ai choisi pour asile est assez isolé pour s'appeller un hermitage. Pour ne pas vous tenir plus long-tems en suspens, je vous propose de nous retirer

pour quelque tems à l'hospice du Grand Saint-Bernard, qui est situé sur la moins haute des montagnes qui nous environnent. Le père Abbé est mon ami intime, il est déjà instruit de mon projet, l'approuvez-vous ? Ce n'est pas que j'aie l'intention de vous laisser longtems dans ce lieu qui pourra vous paraître une triste demeure; mais je voudrais, dans ce premier moment, vous mettre entièrement à l'abri des ardentes recherches du Comte. Je ne doute pas qu'elles ne soient sans succès ; mais enfin, si le hasard lui faisait découvrir nos traces, notre digne Curé nous en instruirait sur-le-champ. D'ailleurs, si, contre toute apparence, il nous suivait jusqu'à l'hospice, nous y serions en sûreté. Malheureuse-

ment nous ne pouvons y aller en voiture ; pouvez-vous prendre sur vous de monter sur des mules qui, dans ces montagnes , sont plus sûres que des chevaux ?

— Je vous suivrai par-tout , sur une mule, sur un chameau , pourvu que vous soyez mon guide ; je suis prête à partir sur-le-champ , qu'en dites - vous , Elmire ? Elle fut du même avis et desira le couvent qui devait les mettre en sûreté. — Je me souviens , dit Idamia , d'en avoir entendu parler à Deterville au sujet de votre grand chien qu'il prétendait en venir, et je vois qu'il ne s'était pas trompé. Mais qu'est devenue cette fidelle créature ? — Je l'ai remis à un de mes anciens amis. — Mais ne croyez-vous pas que Lord Claran-

court nous cherchera à l'endroit où nous vous avons connu ? — Je n'en doute pas, et je me réjouis en imagination du peu d'éclaircissemens qu'il y trouvera. Quoiqu'il ait peu de raisons de me soupçonner, je suis persuadé qu'il visitera le château de Watteville. Je voudrais que nous pussions assister invisiblement à son entrevue avec le Baron qui ne croira jamais qu'il ait passé la nuit chez lui, quand un Ange viendrait du ciel pour l'en assurer. J'ai pris de telles précautions que, sans que personne soit obligé de mentir, il sera rudement embarrassé. Dans quelque tems je pourrai, j'espère, vous mettre dans le secret; je suis fâché de ne pouvoir encore m'expliquer comme je le desirerais.

Avant qu'Idamia pût répondre, leur bon hôte vint dire à Tancrède que l'homme qui tenait leur relai à Rex venait d'arriver avec le second cheval ; il amène aussi par mon ordre deux mules qui lui appartiennent. Vous pouvez compter sur sa discrétion, et vous ferez bien de le prendre avec vous, autrement vous seriez dans la désagréable nécessité de ramener vous-même ses bêtes ici. — J'avais pensé à les acheter et à les garder à l'Abbaye ; mais, mon bon ami, votre arrangement me paraît préférable, d'autant qu'il nous servira à porter le paquet des Dames, et à mener une des mules pendant que je conduirai l'autre.

—Je crois encore, dit le Curé, que vous pouvez vous dispenser

de vous mettre en marche pendant la nuit ; partez demain au point du jour, et après déjeûner. Il vous sera toujours bien facile d'éviter le Comte dans ces montagnes, quand il connaîtrait votre route, ce que je ne puis croire. — Alors, reprit Tancrède, nous ne quitterons pas ce soir votre bon feu.

Il était difficile de trouver en ce moment trois personnes plus heureuses ; et Idamia assura qu'elle trouvait cette jolie chaumière, avec l'homme qu'elle aimait, bien préférable à un palais avec Deterville. Tancrède sourit de son enthousiasme ; il convint que les richesses donnaient rarement le bonheur, quoiqu'une honnête aisance y fût nécessaire. Enfin, ils se retirèrent

sans qu'Idamia parut s'inquiéter davantage du secret qu'il continuait à garder sur son nom, sa famille et ses projets à venir. Leur hôte obligeant vint les avertir à l'heure convenue. Ils se levèrent, déjeûnèrent gaiement et reçurent la bénédiction du bon Curé pour leur voyage. Tancrède conduisait la mule d'Idamia et le guide celle d'Elmire. En une autre compagnie, cette route leur eût paru peu agréable ; mais Tancrède, pour les distraire de leurs frayeurs, leur racontait ses courses dans les montagnes quand il allait poursuivre les chamois. Ses récits qu'il tâchait d'égayer, soutenaient leur courage et leur faisaient oublier les dangers de la route. Etant arrivés jusqu'à l'endroit où les mules pouvaient

les conduire avec sûreté, elles descendirent légèrement ; Tancrède renvoya le guide après l'avoir généreusement payé. Elles prirent chacune un bras de leur libérateur et continuèrent leur route au couvent, en faisant un grand circuit pour y arriver. Elles n'avaient d'autre bagage que ce qu'elles avaient pu mettre facilement dans leurs poches, ayant réfléchi que Tancrède serait chargé du reste lorsqu'on renverrait le guide avec les mules. Le bon Curé devait leur faire passer ce qu'elles avaient laissé chez lui par un frère lais qui venait le voir une ou deux fois la semaine. Idamia fut bientôt d'avis qu'il valait mieux marcher qu'aller à cheval dans la montagne ; on en souffrait moins du

froid qu'il faisait. Cependant ;
ælles trouvaient un peu fatigant de
nonter les roches qui entouraient
e couvent ; mais leur conducteur
es aidait tellement qu'elles ne fi-
ent que rire de leurs peines. Elles
urent toutefois bien aises d'avoir
ıtteint la petite plaine qui entoure
'Abbaye. L'aspect leur en parut si
auvage qu'il aurait pu intimider
le moins braves héroïnes, mais
ıucune des deux amies ne forma
le doute sur l'honneur de Tan-
crède ; elles avaient trop peu d'ex-
périence du monde pour être mé-
iantes. Elles suivirent donc, sans
nquiétude, un sentier qui parais-
ait s'éloigner de la grande entrée
et arrivèrent par une petite porte à
aquelle Tancrède sonna en disant :
— Graces à Dieu, mes bonnes

amies, vous avez fort bien soutenu cette course fatigante. — Puisque nous voilà arrivées, répondit Idamia, je dois convenir que je n'ai jamais été aussi lasse.

La porte fut bientôt ouverte par un frère lais qui parut très-aise de les voir; il dit à Tancrède que tout était prêt comme il l'avait ordonné; il les précéda dans un appartement qui n'avait point l'aspect triste qu'elles avaient craint en voyant cette maison du dehors. Il était élégamment meublé, et quatre grandes fenêtres qui descendaient jusqu'en bas, laissaient appercevoir la vue, sinon la plus gaie, du moins la plus étendue; mais un très-bon feu attira encore plus leurs regards, et Idamia le trouva préférable à toutes les vues

le neiges qui les entouraient. Le 'rère leur approcha des sièges et ortit pour aller leur chercher des 'afraîchissemens.

Les Dames se rangèrent autour lu feu, et Idamia s'occupait de son etit chien qui lui paraissait fatigué, lorsque la porte, en s'ouvrant, ui fit voir le grand chien blanc uivi des deux épagneuls qui vinent caresser leur maître et renou'eller connaissance avec Carlos. ls s'approchèrent aussi des Dames. — Grand Dieu! dit Idamia en iant, comment êtes-vous venu ci, Messieurs? Je vous croyais ous au château-auberge, mais je 'ous préviens que je suis jalouse les caresses qu'on vous fait, surout à vous, Boule-de-neige. — Croyez, ma bonne amie, dit Tan-

crède, en la serrant entre ses bras, que toutes ces caresses n'expriment que mon regret de n'avoir pu vous procurer et à votre bonne amie une retraite plus agréable. Il embrassa aussi la romanesque Elmire qu'il pria de consentir à passer un mois ou six semaines au Grand Saint-Bernard. — Je vous assure, dit Idamia, que nous nous y trouvons beaucoup mieux qu'à Wirksworth ou à Ornen; et Elmire déclara qu'elle serait heureuse par - tout où sa bonne amie pourrait se plaire.

— Ma bonne sœur, car je ne veux dorénavant vous donner d'autre nom, reprit Tancrède, croyez un homme qui n'a jamais manqué à sa parole; vous n'aurez point à vous repentir de nous avoir sui-

vis. Vous serez encore privée quelque tems des plaisirs auxquels, jusqu'à ce moment, vous avez été si étrangère ; mais j'espère que cette réclusion ne sera pas de longue durée. Peu de mois décideront mon sort ; jusques-là, je tâcherai de rendre votre position aussi supportable qu'il sera en mon pouvoir.

Il ouvrit alors une porte à deux battans qui donnait dans une chambre où une femme Suisse, décemment vêtue, leur proposa, ou de faire une toilette, ou de se jetter sur un lit pour se reposer de leur fatigue.

— Quand j'aurai pris quelque chose, répondit Idamia, je serai peut-être assez sage pour suivre votre avis, qu'en dites-vous El-

mire ? Je crois que nous ne sommes pas encore de ces terribles heroïnes qui voyagent jour et nuit sans manger ni sans dormir.

Tancrède, qui les entendait du sallon où il était resté, leur conseilla de se conduire comme des mortelles. On leur apporta alors des rafraîchissemens que la femme Suisse aida à leur servir. Après avoir bien mangé et bien ri de leurs aventures, les Dames se trouvèrent suffisamment reposées, et ne pensèrent plus qu'à se mettre à leur toilette dont elles se trouvaient avoir grand besoin. —Cela dépend entièrement de vous, dit Tancrède : alors leur nouvelle femme - de - chambre les conduisit dans la chambre où elles étaient déjà entrées, et où elles

:ouvèrent tout ce qu'elles pouaient desirer pour la toilette la lus recherchée. Tout était neuf et iche, et, si leur goût n'était pas atisfait, on leur offrait d'apporer d'autres vêtemens à choisir.

— C'est sûrement un rêve, dit damia : notre héros inconnu est uelque génie bienfaisant, je veux ller m'en assurer; et elle retourna, n courant, dans la première pièce. l était tems, car Tancrède sortait ar la porte opposée. Il rit beauoup de la gravité avec laquelle lle lui fit sa question; mais, comne il avait lu les contes des Génies, l la pria, jusqu'à ce qu'il pût se résenter à elle sous son véritable aractère, de le regarder comme un Génie de paix chargé de pourvoir à ses besoins. — Mon Sylphe,

par exemple, je vous ai une fois comparé à Fonrose, me le permettez-vous ? — Je ne peux que vous remercier de cette idée, et, cependant, j'espère être encore plus attentif que le Marquis de Volanges, graces au Baron de Watteville qui ne lit guères d'autres livres. Je connais les auteurs favoris d'Elmire ; faites donc connaître vos desirs, ma chère Idamia, et le Sylphe et l'époux s'empresseront de les satisfaire. Ma fortune me permet de contenter, même tous les caprices que vous pourriez avoir. Alors, il l'embrassa tendrement et la laissa retourner près de son amie qui, aussi enchantée qu'elle, formait des vœux pour n'être jamais détrompée, si tout ce qu'elle voyait n'était qu'une

illusion. Elle se proposa de commencer bientôt son roman ; elle voulait seulement que son héros, au lieu d'être inconnu, fût invisible.

— Un dragon vert par exemple, dit en riant Idamia. Madame d'Aulnoi nous a déjà fait connaître Serpentin vert, mais j'aime mieux que mon héros se soutienne dans les airs que de le voir ramper.

La Suissesse n'entendait pas l'Anglais, mais parfaitement l'art de la toilette, et jamais Idamia ne s'était trouvée mieux mise ; elle avait une robe de belle mousseline, de superbes dentelles, et tout le reste de sa parure était assortie. Elle fut prête la première et retourna dans le sallon. Elle

entendit, avant d'entrer, une voix qui n'était pas celle de Tancrède; elle trouva, en effet, avec lui un vieillard vénérable que son habit noir et sa croix lui firent juger devoir être l'abbé. Elle ne se trompoit pas. Tancrède prit sa main et dit à l'abbé, en la lui présentant : — C'est la Comtesse de Cohenberg, mon bon ami. L'abbé prit la main qu'on lui présentait, leur souhaita d'être toujours heureux et leur donna sa bénédiction. Idamia ne fut pas fâchée de voir qu'elle avait enfin un nom, quoiqu'elle regarda celui de Cohenberg comme encore supposé, pour en cacher un plus illustre.

L'Abbé, malgré son âge, était encore galant; il lui parla avec aménité.

aménité. Il espérait qu'elle se remettrait bientôt de la fatigue qu'elle avait éprouvée, et que l'intérieur de son habitation lui plairait plus que les dehors. Il lui dit que ce logement avait été entièrement arrangé pour ce jeune homme, qu'il n'avait aucune communication avec eux qui étaient destinés aux étrangers. Ne craignez donc pas d'y être troublée par autre que par moi; et, quand le tems le permettra, vous pourrez même vous promener sans être vue de personne. Le Comte y a passé trois mois avec nous l'hyver dernier, il sait qu'il peut se fier à mon amitié et à ma discrétion. Je regarde comme une faveur qu'il vous ait amenée ici avec votre amie ; je

mettrai tous mes soins à vous rendre ce séjour aussi agréable qu'il en est susceptible. Ma récompense sera de venir une fois tous les jours m'informer de votre santé.

Idamia lui fit ses remercîmens, et Elmire, en entrant, rendit la conversation générale.

L'Abbé avait dîné, mais il promit de prendre le café avec eux et se laissa aisément persuader d'y passer la soirée. Il les divertit beaucoup en leur racontant plusieurs traits d'intelligence des chiens blancs dont l'espèce appartenait à cet hospice, et différentes anecdotes sur les étrangers qui, à différentes époques, étaient venus y chercher un asile.

Ils se séparèrent de bonne heure pour se livrer au repos. Idamia se regardait comme la plus heureuse des mortelles, et Elmire ne l'était guères moins de se voir dans la confidence d'un mariage si mystérieux.

CHAPITRE II.

UNE semaine s'écoula, elle leur parut à peine un moment; car elles se voyaient libres pour la première fois de leur vie. Tancrède allait au-devant de tous leurs desirs, et ses ordres étaient exécutés comme s'il eût été chez lui. Quand le tems le permettait il les menait à la promenade. Deux fois seulement, pendant leur toilette, il était sorti seul une heure ou deux pour aller à la chasse au chamois, et il y avait été heureux; mais un jour Idamia le vit revenir en sautant de rocher en rocher, et, quoiqu'elle admirât son extrême agilité, elle

le pria de renoncer à ce dangereux exercice et de laisser ces pauvres bêtes jouir en paix du peu de nourriture qu'elles trouvaient dans ces pays. Elle vit donc sans peine un certain jour tomber une averse terrible, en songeant qu'il ne pourrait aller se casser le col. Elle lui demanda de jouer de son instrument favori qu'elle voyait sur une table, ne doutant pas qu'il n'eût avec lui de la musique, quoiqu'elle n'en apperçût pas. — Sur mon honneur je n'en ai cependant pas, d'ailleurs, je ne saurais pas m'en servir. — Vous êtes donc, dit Idamia, inspiré par Apollon ? — Je ne sais, reprit Tancrède en riant, si je suis inspiré, mais il est vrai que je ne connais pas une note. — Comment alors êtes-vous devenu

aussi bon musicien ? — C'est ce que je ne puis vous dire, ma chere amie. J'ai toujours aimé passionnément la musique sans la savoir; j'avais l'oreille fort juste, et, dès que j'ai pu posséder une flûte, j'ai répété sans beaucoup de peine tous les airs que j'entendais seulement une fois. J'ai trouvé tant de facilité à cette méthode, que je n'ai pas voulu en changer; et, depuis même que j'ai été à portée d'entendre de grands maîtres et de voir exécuter ce qu'ils nomment des difficultés, à leur grand étonnement ma mémoire m'a suffi pour les imiter. Quand j'ai été saisi pour la première fois de ma manie musicale, je n'étais pas à même de me procurer ni maître ni musique. Ma première flûte a

été mon ouvrage ; je la fis avec mon couteau à l'imitation d'une véritable que le hasard avait offerte à ma vue ; je réussis assez bien pour en tirer des sons que j'appellais de la musique. A force d'essais je me suis perfectionné, j'ai pu me procurer un meilleur instrument ; enfin, j'en suis venu au point d'être applaudi par de véritables connaisseurs. — Votre première invention dut plaire à vos parens, et je suppose que, lorsqu'elle fut connue, on s'empressa de récompenser votre adresse par un instrument provenant d'une main moins ingénieuse peut-être, mais plus habile. — Vous vous trompez bien, ma chère amie, mais, comme le tems ne me paraît pas disposé à permettre mes courses

ordinaires et que je devine votre curiosité, si vous avez la patience de m'écouter, je vous conterai quelques détails qui pourront vous étonner, sans cependant, j'espère, vous faire repentir de m'avoir donné votre main.

-- Cela est impossible, mon cher Tancrède, je vous prie donc, car je suis une des filles d'Eve, de contenter la curiosité que vous avez si vivement excitée. Vous savez d'ailleurs qu'Elmire et moi nous avons le projet d'écrire un roman; et qui sait si votre histoire ne pourra pas nous fournir des idées qui nous donneront une réputation égale à celle de nos contemporaines les plus fameuses ? Un être aussi mystérieux que vous doit avoir eu d'extraordinaires aventures.

— J'espère donc, ma chère amie, car je suis assez vain pour croire que votre cœur m'a donné votre main, que vous ne serez pas fâchée quand je vous apprendrai que vous l'avez donnée à un enfant trouvé.

Idamia fut certainement surprise et ne put s'empêcher de répéter : un enfant trouvé ! — Cet aveu ne me dégrade pas à vos yeux, ma chère amie, sur mon honneur, je l'ai cru moi-même pendant bien des années. — Vous le dites trop sérieusement pour ne pas vous croire. Je dois avouer que vous m'avez fort étonnée, mais que m'importe ce que vous avez été, il me suffit de savoir que vous êtes à présent à moi. Si je ne suis pas trop indiscrète, don-

nez-moi des détails sur cet aimable enfant trouvé qui me paraît, par son mérite s'être bien avancé dans le monde. — Votre compliment est flatteur, mais il ne m'est pas dû; cependant, puisque vous le desirez, je vais vous conter les anecdotes de mon enfance et de mon jeune âge. Je serai obligé de me taire au moment le plus intéressant, et je crains bien d'augmenter par-là votre curiosité au-lieu de la satisfaire. — Croyez, dirent en même tems les deux amies, que nous ne vous ferons jamais de questions, et que nous saurons attendre le moment où vous pourrez nous finir une histoire qui nous promet tant d'évèmemens.

— Préparez-vous donc à écou-

ter cette histoire , car je serai obligé de la finir quand le merveilleux commencera. Mais, pour ne pas vous tenir plus long-tems en suspens, je vous dirai que mon premier souvenir est d'avoir été élevé dans une petite chaumière assez sale d'un village du Somerset, éloigné de toute communication, à environ un mille de la mer que nous nommons canal de Bretagne. Je me souviens encore que l'été, on me laissait courir presque nud, et que l'hyver, mes vêtemens me garantissaient fort peu du froid. Cela cessera de vous étonner, quand je vous dirai qu'une demi-couronne par semaine était tout l'argent que les ames compatissantes, nommées Officiers des pauvres, donnaient pour mon entretien à la

maîtresse de cette chaumière, qui n'avait que cette somme pour vivre avec trois schellings qu'elle recevait encore pour elle-même desdits Officiers. Cependant, quelques amis qu'elle avait conservés du tems où elle avait eu plus d'aisance, la mettaient en état d'élever de tems en tems un cochon, et de nourrir quelques poules. Le cochon était mon ami le plus intime ; on lui permettait d'approcher du feu quand nous pouvions nous donner cette jouissance, ce qui n'était que dans les tems les plus froids. Nos seules fêtes étaient après la vente du cochon, ma maîtresse ayant l'usage alors de se réserver quelques illiers. Cependant, je n'avais pas lieu de me plaindre; car la bonne femme m'aimait vé-

ritablement et ne me battait que lorsque je prononçais quelque mauvais mot que j'avais trop facilement retenu. Nous pleurâmes donc tous les deux, quand, à l'âge de neuf ans, elle reçut l'ordre de me conduire au village voisin où se tenaient les assemblées de la paroisse.

Après y avoir subi ce qu'on nommait un examen, on me donna comme apprentif à un petit fermier de 30 acres de terre, assez près de mon ancienne résidence. Il observa aux Officiers qu'il faisait un mauvais marché en consentant à me donner le gage ordinaire de 50 schellings, à m'habiller de la tête à la poupe, c'était son terme, à condition de lui rester jusqu'à l'âge de 21 ans; que, les premières

années, je dépenserais plus que je ne pourrais lui rapporter, et que je ne serais peut-être jamais bon à rien; qu'il se réservait donc le droit, si j'étais trop vaurien, de me rendre à ceux qui le lui donnaient. Enfin, je fus conduit à ma nouvelle habitation où vous m'auriez vu vêtu d'une jaquette brune, trop large de moitié, précaution que mon maître avait prise en cas que je vînsse à grossir; ce qui ne me présageait pas qu'on voulut de si-tôt renouveller mes habits, quoique ma vieille bonne m'assura que j'engraisserais bientôt dans ma nouvelle demeure; en tout cas, je n'avais pas grande chose à perdre. Je m'apperçus bientôt que je n'aurais pas la clef du buffet; le fermier était un bon

homme ; mais, à moins qu'il ne fût en colère, il était rarement le maître, et la fermière qui n'avait d'autre Dieu que l'argent, me fit bientôt regretter mon changement de domicile.

Je n'étais pas mieux nourri, et on me faisait travailler beaucoup davantage. Le dimanche était encore plus douloureux pour moi ; lorsque la maîtresse, malgré son avarice, était contente du profit de la semaine, il y avait un petit régal de viande, de lard ou de quelques légumes ; mais, bien rarement, on m'en donnait quelque chose; et, comme alors on ménageait sur le dîner en raison du régal du soir, j'en étais encore plus mal nourri. On m'abandonnait au plus les os bien décharnés, et du mauvais fromage fait exprès

pour moi. Cependant, mon maître, quand sa femme avait le dos tourné, me passait quelquefois un morceau; enfin, je m'accoutumai à ma misère, et, graces à mon excellente constitution et à mon courage, à mesure que je grandissais, je bravais toutes mes souffrances dans l'espoir qu'elles finiraient un jour et que je sortirais de cet état de servage. Je commençais à devenir fort utile par mon travail; alors ma maîtresse me traita plus humainement; quelquefois le dimanche, elle demandait au boucher un morceau de plus pour William, c'était le nom qu'on me donnait. J'étais chargé de traire les vaches, j'aimais beaucoup le lait, et je me trouvai mieux nourri.

J'avais déjà quatorze ans, je grandissais tous les jours,

et j'acquerais de l'importance dans la famille en raison de mon utilité. Mon maître put ajouter, avec mon travail, quelques terres à sa ferme, acheter une couple de vaches; alors je fus admis à sa table, et j'étais nourri comme lui. Quelquefois la maîtresse même consultait mon goût; elle voulait, pour lui faire honneur, que mon extérieur fût propre. On m'apprit quelques jeux de carte pour jouer avec eux pendant les soirées d'hyver. Je fus si heureux que je gagnai trois demi-schellings et quelques monnaies de cuivre, quoique notre jeu fût souvent interrompu, pendant plus d'une semaine, par les querelles qu'il occasionnait dans le ménage. Je tâchai de remettre la paix, et c'est alors que je com-

mençai à m'occuper de musique. J'avais fait un tympanon avec des fils d'archal que j'avais cloués sur une porte, et une pipe cassée servait de chevalet. Crammer n'a pas plus de succès auprès des brillans amateurs, que je n'en avais auprès de mes maîtres, et ma flûte était mon chef-d'œuvre.

J'avais déjà dix-huit sols, comme je l'ai dit, je desirais acheter une clarinette que j'avais vue à un de mes voisins, et qu'il consentit à me céder pour trois schellings. Je me hasardai à demander le reste à mon maître, en lui promettant de garder mes bas trois mois de plus, quoiqu'on m'en eût promis de neufs depuis longtems. — Vous savez, Will, me dit-il, que votre maîtresse regarde à tout; mais je vais vous dire com-

ment vous devez vous y prendre pour ne la pas faire crier. Faites votre demande ce soir, quand nous serons tous ensemble, et priez-la de vous prêter cet argent, ce qu'elle ne fera sûrement pas, parce qu'elle sait que vous ne pourrez pas le lui rendre de si-tôt. Alors, je vous proposerai de jouer vos dix-huit sols avec elle à tête ou croix, afin que si vous gagnez, vous puissiez acheter votre flûte. Elle aime la musique, elle acceptera. Je jetterai la pièce et vous nommerez; souvenez-vous seulement de dire, tête, et la flûte sera à vous. Alors, je le devinai, car je savais qu'il avait un sol à deux têtes. J'étais donc sûr de gagner, et, par ce moyen, nous réussîmes, ce qui fit grand plaisir à mon maître; mais il me

recommanda le secret, et, quelques jours après, j'eus le plaisir d'entendre dire à ma maîtresse qu'elle ne regrettait pas son argent, qu'elle voyait bien que j'étais né pour être musicien. Elle ne doutait pas que, si je me perfectionnais encore un peu, je ne pusse aller faire ma partie aux repas de noces et aux foires voisines; elle dit même qu'elle ne s'y opposerait pas, si je voulais partager les profits avec elle. Avant la fin de l'année, mon maître jura que des joueurs de profession ne lui faisaient pas tant de plaisir; qu'il ne savait pas à quoi servaient tous les gribouillages dont ils prétendaient avoir besoin; qu'il suffisait, pour bien jouer, d'avoir de l'oreille et de la mémoire.

Cependant, il jugea qu'il pourrait un jour m'être utile de savoir lire et écrire. Il me dit donc que si, pendant les soirées d'hyver, je voulais aller à l'école, il ne regarderait pas à payer pour moi quatre sols par semaine; qu'il était content de mon travail, et que je méritais d'être encouragé. J'acceptai avec reconnaissance, je venais d'avoir quinze ans. Mon éducation fut confiée au maître d'école du village voisin qui passait pour un grand génie. J'avais près d'un mille à faire pour aller chez lui. Je fis de si grands progrès que le maître, à la fin du second hyver, offrit de parier pour moi, pour la lecture contre le clerc de la paroisse, et pour le calcul contre un fermier voisin qui savait la

règle de trois. Ces connaissances et mon talent pour la musique me faisaient passer pour un prodige. Heureusement, pour le développement de mes talens supérieurs, mon maître fut nommé cette année inspecteur des pauvres et me fit son clerc. Ses comptes se trouvèrent si bien écrits et si clairs, qu'il fut aussi flatté que moi des éloges qu'il en reçut des gros bonnets de la paroisse; et, comme j'étais alors en état de faire, sans même beaucoup de fatigue pour moi, tout le gros ouvrage de la ferme, je pris une espèce d'ascendant sur mes maîtres qui, par eux-mêmes, n'avaient guères d'autre idée que celle de gagner de l'argent, ce qu'ils faisaient positivement à la sueur de leur front, car

peu de gens travaillaient davantage, et se nourrissaient plus mal; mais leur avarice leur faisait tout supporter. J'étais aussi bien nourri qu'eux, j'étais de leur régal le dimanche; sans être bien, je n'avais donc pas droit de me plaindre. Mais, quoique mes maîtres m'assurassent que je ne serais jamais mieux que chez eux où j'étais traité comme l'enfant de la maison, que, n'en ayant point, ils pouvaient disposer de leurs épargnes en ma faveur, je n'en desirais pas avec moins d'ardeur le moment où j'acquerrais ma liberté. Je ne sais s'ils avaient effectivement dessein de me faire leur héritier, ou s'ils ne voulaient par-là que m'engager à rester chez eux quand mon tems serait fini; mais la fortune avait

résolu de me dédommager de toutes mes peines passées.

Une soirée d'été, après avoir trait mes vaches de meilleure heure qu'à l'ordinaire, [ce qu'on me permettait le Dimanche en me laissant le maître de mes actions jusqu'à dix heures,] je mis mon habit le plus propre, et je me hâtai de rejoindre quelques camarades qui m'avaient proposé d'aller avec eux sur le bord de la mer, où l'un d'eux avait une maîtresse. J'étais encore près de la maison, quand je rencontrai deux Messieurs d'un certain âge, qui me demandèrent la demeure du fermier Willington, c'était le nom de mon maître. J'en fus si surpris que, sans la promesse que j'avais faite à mes camarades, je les aurais conduits jusqu'à

jusqu'à la porte ; mais , comme on voyait de-là notre cheminée, je me contentai de la leur montrer et je pris mes jambes à mon col, occupé cependant de ce qu'ils pouvaient avoir à faire au fermier. Enfin, je me souvins qu'il attendait depuis quelque tems le propriétaire des nouvelles terres qu'il avait louées , relativement à des bois qu'on devait abbattre à l'automne, et je ne doutai pas que ce ne fût lui qui avait mis pied à terre à l'auberge voisine, n'y ayant point de chemin de voiture jusqu'à la ferme. Je n'y pensais plus, et je fus très-étonné,en rentrant,d'entendre la maîtresse me crier, à mon retour: est-ce vous, William? et, sur ma réponse, venir au-devant de moi, me prendre par la

main, et, en me conduisant dans la maison, me dire : -- Nous trouvions que vous arriviez tard, quoiqu'il n'y ait pas de votre faute, car il n'est pas encore dix heures ; je sais que vous êtes exact, et il faut bien que les jeunes gens s'amusent. Une réception si amicale m'étonna beaucoup ; enfin, elle me fit entrer dans la chambre où je vis les deux Messieurs que j'avais rencontrés ; je les reconnus parfaitement. — Le voilà, Messieurs, dit ma maîtresse : C'est un brave garçon, je vous assure, quoiqu'un peu fier, comme je le lui dis quelquefois. . . .

Les étrangers se levèrent et me saluèrent. Je restais comme une statue, jamais je ne m'étais senti aussi embarrassé ; je fus tenté de

croire qu'on se moquait de moi. Je les saluai cependant, et j'allais, suivant mon usage, me retirer pour me coucher, lorsque le plus âgé me devinant, me prit par la main en me disant : -- Si je vous avais connu quand je vous ai rencontré, mon jeune Monsieur, je ne vous aurais pas laissé continuer votre promenade. Mon maître prit en même tems mon autre main en criant : -- Je vous souhaite du bonheur du fonds de mon ame, Will, quoique, je vous assure, je ne sais comment je pourrai me séparer de vous ; je l'ai dit à ces Messieurs. -- Votre profit fait notre perte, ajouta ma maîtresse ; je ne saurai plus que faire pendant les longues soirées d'hyver, quand nous n'aurons plus votre musique pour nous

faire oublier la fatigue du jour.

Je ne pouvais comprendre ce qu'ils voulaient dire, je restais pétrifié lorsque ma maîtresse continua : — Je vais vous instruire en deux mots de votre bonne fortune. Ces Messieurs viennent pour vous emmener, nous n'y perdrons sûrement pas dans un sens ; mais je ne sais si nous y gagnerons dans un autre, car je vous aime, c'est la vérité. Souvent votre musique m'a mis de bonne humeur, quand j'avais bien des raisons d'être mécontente ; mais enfin, il faut bien y renoncer, il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher, et, comme je vous l'ai dit, ces Messieurs viennent vous chercher. Certainement, j'aurais pu refuser de vous laisser aller ; car, comme

chacun sait, la loi est pour nous; mais, Dieu garde que je m'oppose au bonheur de personne! j'espère seulement que, si vous devenez un grand Seigneur, vous n'oublierez pas vos anciens amis. Mon maître continua sur le même ton, et j'étais tout hébêté. A la fin, le Monsieur qui m'avait pris et qui me tenait encore la main, me dit: --- Je vois bien, Monsieur William, que vous êtes inquiet de savoir pourquoi je suis venu ici; avec la permission de Madame Willington, je vais vous l'expliquer. — Je serais bien fâchée de vous interrompre, Monsieur, dit la fermière en faisant la révérence, mais c'est que j'aime à annoncer les bonnes nouvelles à mes amis. Témoin l'autre jour, quand

la vache de notre voisin Jameson mit bas deux veaux, je fus presqu'aussi contente que si pareil bonheur m'était arrivé ; et je courus bien vîte pour le lui apprendre.

— Je conviens de vos bonnes qualités, dit le fermier : et il allait en faire l'énumération, lorsque mon vieil ami l'interrompit, en lui observant que le tems s'écoulait et qu'il desirait m'instruire de ce qui m'intéressait. Il commença, pour me remettre un peu à mon aise, par faire l'éloge de ma tournure et par rappeller le bien qu'on lui avait dit de moi ; il espérait que je ne m'opposerais pas à ce qu'il me conduisît à Londres. « J'étais, ajouta-t-il, un des meilleurs amis de défunt votre père ; si j'avais su plutôt qu'il eût laissé un fils pour

pleurer sa perte, vous ne seriez pas resté si long-tems dans la servitude; mais on vous a cruellement trompé, mon cher enfant. Mon premier soin sera donc de vous faire rendre justice; je veux m'occuper ensuite à réparer le défaut de votre éducation, en vous confiant à quelqu'un qui pourra vous instruire de ce que doit savoir un homme bien né. Vos maîtres ici ont reçu le dédommagement qu'ils pouvaient prétendre pour résilier le marché qu'ils avaient fait de vous «. Suis-je bien dans mon bon sens, dis-je en moi-même, et suis-je en effet, comme on me le donne à entendre, le fils d'un monsieur ? Quel homme a pu engager des gens aussi avides que les Willington à me céder pen-

dant le tems des travaux ? Je ne pouvais douter cependant que cet ami de mon père ne fut un homme d'importance. En tout cas, je ne pouvais guères être plus mal que je n'étais à beaucoup d'égards, et je jouissais de penser que je ne dépendraisplus d'unefemme avare. Je balbutiai donc quelques mots de remercimens à ce monsieur, dont les manières me plaisaient beaucoup. J'ai oublié de vous dire, que personne ne savait si j'étais né à Berkley. Je n'avais pas vingt-quatre heures, à ce qu'il paraissait, lorsqu'on m'exposa à la porte d'un vieux garçon, qui était trop vilain pour avoir pitié de moi. Il me remit donc aux officiers de la paroisse, qui me confièrent à la vieille femme dont j'ai déjà parlé. Elle

était morte deux ans avant qu'on vînt me réclamer d'une manière si étrange. On me croyait donc généralement un enfant naturel et de ceux qu'on est bien aise d'oublier. Voyant que je ne demandais pas mieux, mon nouvel ami me dit. --Nous ferons bien de nous en aller; une voiture nous attend à Berkley, pour nous mener coucher à Bath. Je compte que vous n'y mettrez point d'obstacle, quelque peu instruit que vous soyez, nous sommes venus exprès pour vous chercher. Je les assurai que mon paquet serait bientôt fait, ayant fort peu de chose à emporter. Ces Messeurs sourirent, et, supposant que je n'avais pas de meilleur vêtement, il me dirent que je pouvais me dispenser de rien prendre avec

moi ; que les fermiers pourraient distribuer mes hardes aux pauvres de la paroisse, puisqu'elles ne devaient plus m'être d'aucun usage. Ce discours flatta ma vanité ; cependant, comme j'avais une chemise neuve, je crus devoir l'emporter au risque, si elle m'était inutile, de la donner à quelqu'être moins heureux que moi, ce que je doutais que fissent les Willington, malgré la charité dont ils s'étaient vantés. Je courus donc à mon grenier pour la prendre avec ma flûte favorite et mon trésor qui montait à neuf sols et demi, enveloppés soigneusement dans du papier, et cachés dans le chaume qui me servait de ciel de lit. Je jettai un dernier regard sur mon humble grabat, et je courus re-

joindre mes amis inconnus qui m'attendaient avec impatience.

Au moment de partir, ma maîtresse fondit en larmes. — Ah ! William, cria-t-elle, vous êtes bien aise de nous quitter. Pendant neuf ans elle ne m'avait jamais témoigné tant d'amitié ; je ne peux nier que je n'en fusse affecté, et j'eus un moment de regret en quittant une femme que je méprisais depuis long-tems. J'étais cependant convaincu qu'elle s'était fait bien payer ma liberté, et j'appris, en effet par la suite, qu'elle avait reçu quarante guinées pour les trois ans que je devais encore la servir. Cependant, après bien des sanglots et en me souhaitant toute sorte de bonheur, le fermier me fit promettre de revenir les voir

si je passais près de ce canton. Nous partîmes après, et je servis de guide à mes compagnons pour aller à l'auberge de Berkley. Je ne peux dire ce que j'éprouvai en quittant cette chaumière qui, pendant neuf ans, m'avait servi d'asile. J'y avais beaucoup souffert les quatre premières années de mon apprentissage ; j'aurais pu cependant être plus mal, et si j'avais quelque plainte à faire de la manière dont Willington m'avait traité, je lui devais de la reconnaissance d'avoir malgré, son avarice cherché à me procurer un peu d'instruction. Je me rappelle encore, en ce moment, quelques autres témoignages de son amitié, et je ne veux pas différer à lui en témoigner ma reconnaissance. Mes compagnons m'a-

dressèrent souvent la parole. Quand nous arrivâmes à la vue de l'auberge, le plus âgé pour lequel l'autre me paraissait avoir un grand respect, me demanda si j'y étais connu. — Parfaitement, répondis-je, il y a peu de jours que je n'y vienne. — Alors, pour ne pas faire parler tout le voisinage sur votre départ inopiné de chez Willington, venez devant avec moi pendant que mon ami ira commander une voiture avec laquelle il nous rejoindra. Il avait certainement raison; car, à la manière dont j'étais vêtu, on devait être fort surpris de nous voir ensemble. Je le suivis donc sur la route de Bath; il prit mon bras, me fit beaucoup de questions sur ma manière de vivre chez mes anciens maîtres; il

regretta beaucoup de n'avoir pas été instruit plutôt de mon existence; il me promit de me dédommager de sa négligence à cet égard, car il ne devait qu'au hasard de m'avoir découvert. --Je ne peux à présent, ajouta-t-il, vous expliquer mes projets pour l'avenir, il faudra du tems et assez d'argent pour assurer vos droits ; mais, quand je ne pourrais y réussir, je saurai toujours vous donner une existence considérable. Croyez que je ne vous tiens encore dans l'ignorance que pour empêcher l'usurpateur de votre nom et de votre fortune de consommer son plan coupable de s'approprier vos richesses et votre rang. Vous ne connaissez pas encore assez le monde pour vous défendre d'un homme qui est capa-

ble de toutes les scélératesses, plutôt que de renoncer aux biens qu'il apprendra bientôt ne tenir qu'à un titre précaire.

— Je ne dirai pas que je compris tout ce que mon ami venait de me dire ; mais j'étais trop attentif pour ne pas me souvenir de ses propres paroles. Au bout d'une demi-heure, nous fûmes rejoints par une belle chaise à deux chevaux, conduite par le postillon de la poste de Berkley. Il me reconnut sur-le-champ, et hésita s'il ne me dirait pas de monter derrière, ce qui semblait me convenir beaucoup mieux ; cependant il prit le parti de se taire, seulement, il parut aussi étonné que je l'étais moi-même. Je me plaçai entre mes deux compagnons, et nous nous acheminâmes vers Bath. La

conversation continua par de nouvelles assurances d'amitié, le regret de ne pouvoir m'instruire davantage, ce dont la prudence faisait une loi, l'espoir que je voudrais bien me laisser guider par lui jusqu'à ce qu'il pût m'avouer comme le fils de son ami. Il parut content de mes réponses ; enfin, je parvins à me mettre à l'aise avec lui, avant d'arriver à Bath, ce qui ne fut pas avant deux heures du matin. Je n'avais jamais vu de ville, Bath me parut immense et les bâtimens magnifiques, quoique je ne les visse qu'à la lueur des réverbères. Nous descendîmes à une auberge où mes compagnons avaient passé la nuit dernière ; nous y étions attendus et on nous servit sur-le-champ à souper. Je n'ai pas besoin

de vous dire mon étonnement en entrant dans la salle à manger et en voyant un buffet si bien garni. Je n'ai peut-être jamais fait moins d'honneur à un repas, dónt les restes auraient suffi à régaler mes anciens maîtres pendant une semaine. Enfin, mes amis parlèrent de se retirer, et on me conduisit dans une chambre à coucher joignant à celle du vieux Monsieur qui semblait craindre, à ce qu'il me paraissait, de me perdre de vue. Il était tard, et le peu de vin que j'avais bu me fit bientôt oublier dans un profond sommeil tous les événemens de la journée. Quoiqu'accoutumé à me lever au plus tard à cinq heures en été, je ne m'éveillai, que lorsqu'une horloge voisine sonna sept heures. Je

crus que je faisais un songe agréable, en me voyant dans un lit que, même à présent, je trouverais beau, et en examinant la broderie du ciel de mon lit qui remplaçait le chaume qui m'en avait servi jusqu'alors. Je fus quelques momens avant de pouvoir en croire mes yeux. Je cherchai alors à me rappeller les étranges événemens de la nuit précédente. Je désirais de n'être jamais forcé de retourner dans ma dernière demeure. Mes frugal repas et mon grabat m'auraient peinés, [tant la nature humaine est fragile], après mon bon souper et mon bon lit. Mais je me trouvais trop bien traité pour le craindre; j'attendis donc, sans inquiétude, comment se terminerait cette étrange avanture. On m'a-

vait dit la veille de ne pas me presser pour me lever ; que mes compagnons n'étaient pas fort matinal, mais je n'avais pas d'idée précise de ce qu'on entendait par matin ou tard ; et quand j'entendis sonner huit heures, je me hâtai de sortir du lit, craignant qu'on ne me reprochât ma paresse. J'eus cependant le temps d'observer tout ce qu'on pouvait voir de mes fenêtres, car il était bien plus de neuf heures, quand le vieux monsieur vint me chercher. Il s'informa comment j'avais dormi et, ayant jetté les yeux sur mes vêtemens, il faut avant tout me dit-il, vous habiller un peu plus à la mode. Les tailleurs de Berkley ne m'en paraissent pas parfaitement au courant. Comme il sou-

riait en me parlant, je me hasardai à rire en lui répondant qu'il paraissait trop déprécier un habit que ma maîtresse avait fait elle-même, et qu'elle m'avait assuré lui avoir coûté vingt-huit schellings avec les fournitures ; que, cependant, puisqu'il paraissait lui déplaire, j'étais prêt à en prendre un autre. Quelques minutes après, son ami entra avec un énorme paquet qui contenait des habits, du linge, enfin tout ce qu'il me fallait pour me donner l'apparence d'un monsieur. J'en choisis pour vingt guinées, et, quoique cela me parut fort considérable, on me dit qu'on acheverait de m'habiller à Londres. Cela me changea tellement que je suis sûr que Willington ne m'aurait pas re-

connu, ce qui arriva en effet au domestique qui nous avait servi à souper. A ma grande joie, il me fut permis d'envoyer toute ma défroque à mon meilleur ami, apprentif comme moi, pour qui elle devait être d'autant plus précieuse que j'y pus ajouter deux guinées dans une lettre où je lui disais adieu et où je lui promettais de le revoir, si je revenais jamais à Berkley. Nous passâmes deux jours à Bath à voir les beaux édifices qui rendent cette cité fameuse, et tout ce que mes amis purent imaginer me faire plaisir. De là nous partîmes pour Londres où ils avaient laissé leurs domestiques. Nous y passâmes un mois pendant lequel on me fit complétement habiller, on me

donna une montre à la mode et ; ce qui eût le plus de prix à mes yeux, l'excellente flûte qui me sert encore et sur laquelle je les étonnai. Le plus jeune de mes nouveaux amis me montra tout ce qu'il jugea pouvoir m'intéresser. Je vivais de la manière la plus somptueuse , j'avais de l'argent pour mes dépenses particulières, mais je n'en désirais pas moins connaître ma destinée future. Mes deux amis gardaient également le silence sur cet objet, et je n'osais les questionner ; cependant, au bout d'un mois, on me dit que j'allais voyager. Mon vieil ami m'instruisit qu'il avait dessein de me confier à un Ecclésiastique qui se chargerait de mon éducation. Je sentais à quel point j'en avais be-

soin , et cette proposition me fit grand plaisir. Le second jour nous arrivâmes à Douvres, nous passâmes la mer et nous allâmes jusqu'à Lausanne sans faire aucun séjour ; nous ne fîmes encore qu'y coucher, et continuâmes notre route dans le Valais où il me confia au digne Curé qui nous a unis, ma chère Idamia, et par-là m'a rendu le plus heureux de tous les hommes. Cependant, ma félicité ne sera complette que lorsque je pourrai vous achever mon histoire ; mais les lois de l'honneur me défendent encore de vous découvrir davantage ma mystérieuse existence ; je peux seulement vous assurer que, quelle que soit la réussite des efforts de mes amis en ma faveur, je pourrai toujours vous soutenir

dans un état honorable, étant allié par l'amitié et la naissance aux personnages les plus considérables de l'Europe. J'espère que vous n'avez aucune méfiance de moi, quoique mes formes puissent être encore un peu grossières, malgré mes efforts pour détruire la rouille que j'ai amassée pendant dix-huit ans. Contentez-vous donc à présent d'un cœur tout à vous et du desir ardent que j'ai de mériter le précieux trésor que j'ai eu le bonheur d'obtenir.

--Je m'étonne, mon cher Tancrède, dit Idamia, d'avoir eu la patience de vous laisser finir vos absurdités. Je crois notre amour mutuel, et je me glorifie de mon mari mystérieux; mais, véritablement, votre histoire est bien extraordinaire,

traordinaire, et je crois, Elmire; qu'elle figurerait très-bien dans un roman. -- Ce serait un excellent commencement, mais comment finira-t-elle? -- C'est ce que je ne peux encore vous dire, reprit Tancrède, mais ce ne sera pas tragiquement, j'espère. -- Dieu nous en préserve, je ne puis souffrir un roman dont la fin est triste. -- Je n'aime pas non plus, dit Idamia, à rester à moitié chemin, quoique je ne prévoye aucun malheur; pourvu qu'on ne me sépare pas de celui que j'aime et qui a si fort excité ma curiosité, je saurai attendre la révélation d'un mystère auquel je suis si fort intéressée. Il me paraît que vous n'avez pas revu cet aimable couple avec lequel vous avez passé neuf ans, depuis ce mémorable di-

manche. — Non, ma chère amie, je ne suis point retourné en Angleterre depuis que je l'ai quittée avec mes amis inconnus. — En tout cas, un de mes doutes est éclairci, je vois que vous êtes Anglais. — N'en soyez pas trop sûre, répondit-il gaîment : mon uniforme ne vous a-t-il pas appris que je suis au service étranger ? Je le crois, mais il y a des Anglais dans les troupes allemandes. L'arrivée de l'Abbé interrompit cette conversation. Il tenait une lettre qu'il remit à Tancrède. Après l'avoir lue, il la rendit à l'Abbé en lui disant : -- Que dois-je faire ? Je veux me conduire d'après votre avis.

Le Prêtre vénérable la lut et lui dit :-- Vous devez partir, mon jeune

ami. Idamia parut effrayée et Tancrède, en prenant sa main défaillante, reprit : —Vous avez entendu, ma chère amie, je dois vous quitter quelque tems. — Je regretterai sûrement votre présence, mon cher Tancrède, mais croyez que je ne veux pas vous détourner de vos devoirs.

--Ne vous inquiétez pas, dit l'Abbé : si votre époux reste un ou deux jours sans vous voir ; croyez qu'aussi-tôt qu'il le pourra, il hâtera le moment qui le ramenera près de vous. Durant son absence, je vous tiendrai compagnie autant que mes occupations pourront me le permettre, quoique je ne me flatte pas de remplacer le Comte de Cohenberg qui est appellé par un ami mourant et qui desire sa

présence à ses derniers momens. Je suis sûr qu'un devoir aussi sacré aura votre approbation. — Graces à Dieu, je ne suis pas si personnelle ; partez sur-le-champ, mon cher Tancrède ; je vous demande seulement, si vous restiez plus de trois jours, de me donner de vos nouvelles.

— Vous pouvez être sûre que, si je suis obligé de passer plus d'un jour où je suis appellé, vous entendrez parler de moi. Mon bon ami veillera à votre sûreté en mon absence et vous tiendra souvent compagnie ; mais, comme vous le pensez vous-même, je dois me hâter d'aller où l'on m'appelle, car c'est à quelque distance d'ici. Idamia fut de son avis ; il partit donc seul, préférant laisser son

valet à son épouse qui le vit s'éloigner avec plus de regret qu'elle ne l'avouait même à Elmire.

L'Abbé les laissa tête-à-tête. Elles firent leurs réflexions sur l'étrange histoire qu'elles venaient d'entendre; toutes deux tombèrent d'accord qu'il devait être un fort grand Seigneur que quelque parent avait voulu priver de ses droits. Elles ne savaient pas quel était son rang dans l'armée ; mais, d'après les questions qu'elles avaient faites au Lord Clarancourt après l'avoir vu en uniforme, elles devaient croire qu'il avait un grade supérieur qu'il ne pouvait devoir à son mérite, vu le peu de tems qu'il était au service. Son grade ne pouvait être donc dû qu'à

sa naissance, quand même il serait né en Angleterre. Idamia se réjouissait toujours qu'il y eût été élevé, quoique d'une manière si ignoble, puisque cela l'avait attaché à ce pays. Mais où pouvait-il être allé ? L'Abbé était évidemment dans tous ses secrets. Si, en effet, il était appellé par un ami mourant, sa mort lui permettrait peut-être de leur découvrir celui qu'elles desiraient tant de connaître ; mais il était à craindre qu'il ne fût forcé de s'éloigner par quelqu'affaire contentieuse, car il était sûrement engagé dans un procès, probablement avec sa famille. Mais, comment connaissait-il si bien la famille Clarancourt ? Elles n'avaient point idée que le Comte

eût des parens ou des amis hors de l'Angleterre ; cependant Tancrède s'était procuré la copie du contrat de mariage de la première Comtesse. Il connaissait les raisons du voyage de Milord et son projet d'unir Idamia à Deterville; enfin, il paraissait plus instruit qu'elles-mêmes de tout ce qui concernait le Comte de Clarancourt. D'où pouvait-il avoir obtenu toutes ces connaissances ?

--Peut-être, dit Elmire, le doit-il à quelqu'un de ces magiciens dont l'Allemagne abonde. Idamia la gronda fort de cette idée, et, comme aucune d'elles ne doutait de sa probité, elles crurent plus sage de suspendre leur jugement jusqu'à ce qu'elles fûssent

plus instruites ; mais elles étaient bien persuadées qu'il desirait leur bonheur aussi vivement que le Comte avait voulu les rendre malheureuses.

CHAPITRE III.

AVEC la permission du lecteur, nous retournerons à présent à Ornen. Malgré toutes les recherches du Comte, de Deterville et de S. André, ils n'avaient pu découvrir la route de nos héroïnes. Ils avaient cependant parcouru tous les villages des environs et même traversé le lac jusqu'à Maillerie. Le Comte se plaignait qu'elles fûssent assez dénaturées pour le laisser si long-tems dans l'incertitude de leur sort; mais il leur promettait que, lorsqu'elles redemanderaient leur fortune, elles ne la retireraient pas de ses mains sans un décret de la Chancellerie qu'il

saurait bien les empêcher d'obtenir. Malgré ses déclarations répétées qu'il ne s'inquiétait guère de ce qu'elles étaient devenues, il n'y avait pas de jour qu'il ne fît quelque tentative nouvelle. Le lendemain de celui où Tancrède avait quitté le couvent, il était monté à cheval avec Deterville, pour continuer ses inutiles recherches. Il n'avait pas été plus heureux, lorsqu'à leur retour, à environ deux milles d'Ornen, ils apperçurent un cabriolet qui allait fort lentement. Ils en approchaient, lorsque les chevaux montèrent sur la berge du chemin et le Comte cria : --voilà un cabriolet qui va verser !.... En effet, il versa comme il l'avait prévu ; il s'avança pour offrir son secours à ceux qui étaient dedans.

Heureusement les chevaux s'étaient arrêtés d'eux-mêmes, lorsqu'il entendit gronder un homme qui ne pouvait sortir, parce que les rideaux de cuir en étaient fermés. Avec l'aide du Comte et de Deterville, il fut cependant bientôt débarrassé. Cet homme avait l'air d'un paysan, ce qui, vu l'élégance de la voiture et des chevaux, surprit fort Lord Clarancourt. Sa redingotte était fort crottée et il avait perdu, dans sa chûte, sa perruque et son chapeau. Son premier soin fut de les chercher, après quoi il se mit à jurer contre les chevaux de ce qu'ils l'avaient versé.

--J'aurais cru, dit le Comte, que vous auriez pu les conduire; rien ne vous engageait à monter sur

cette berge. — Ma foi, Monsieur, je m'étais endormi, et le diable m'emporte, si je sais où je suis, quoique je connaisse bien le pays. Ces maudites bêtes doivent avoir fait ce chemin il y a fort peu de tems, et je ne sais où elles m'ont mené ; mais j'espère que la voiture n'a pas grand mal, car, sans cela, je serais embarrassé pour la remettre au château. — Où la conduisez-vous, dit le Pair curieux? -- Au château de Watteville. — Au château de Watteville ! D'où venez-vous ? — De Rex, où un Seigneur qui a continué sa route à cheval l'a laissée. — Et je vous prie, quelle espèce d'homme est-ce ? Est-il jeune ou vieux, grand ou petit ? — Je ne l'ai pas vu et je ne m'en suis point informé.

Mon maître m'a fait partir ce matin avec l'ordre de conduire cette voiture à Watteville où je dois la laisser. — Alors, comment êtes-vous venu ici ? Vous devez savoir que vous avez passé depuis longtems la route du château. — Ma foi, les chevaux peuvent le dire mieux que moi, car j'ai cru, comme un imbécille, qu'ils devaient savoir la route de leur maison ; je me suis endormi, et voilà le beau tour qu'ils m'ont joué. Au reste, si la voiture n'a pas trop souffert, il n'y a pas grand mal ; j'espère que vous m'aiderez à la relever.

Le fier Lord accéda à sa demande, et, à la grande joie du paysan, il n'y avait de cassé que les deux petites glaces de côté.

--Savez-vous, mon ami, conti-

nua le Comte, le chemin qu'a pris le Monsieur qui a laissé cette voiture chez votre maître ? Est-il arrivé seul ? — On ne me l'a pas dit. Vous connaissez donc celui à qui la voiture appartient, autrement pourquoi me fatiguer de questions inutiles ? — Je crois en effet connaître ce Monsieur mieux que vous. J'ai mes raisons pour vous faire ces questions ; et, si vous aviez voulu me répondre, vous n'y auriez pas perdu. — Je l'aurais desiré, Monsieur, car vous m'avez rendu service ; mais tout ce que je sais, c'est que je dois remettre la voiture au château de Watteville, et je suis payé d'avance.

Le Comte jugea qu'il ne devait négliger aucun moyen, quelqu'in-

direct qu'il parût, de connaître la route de nos voyageuses, car il songeait toujours que le jeune homme en était complice. — Je voudrais, dit-il au paysan, que vous me laissassiez conduire votre voiture à votre place, et que vous me prêtâssiez vos habits, je récompenserais votre complaisance. Le paysan réfléchit un moment et répondit : — Je réponds de la voiture, je ne peux la perdre de vue. — Vous me suivrez sur mon cheval, dit le Comte pressé de mettre son plan à exécution, jusqu'à ce que vous me voyiez entrer dans la cour des écuries. — Cela est différent. Que le diable m'emporte si je devine ce que vous voulez faire; au reste, pourvu que le cabriolet soit remis, n'importe par qui, et, si

vous voulez me bien payer, je consens à satisfaire votre fantaisie. — Je ne veux qu'examiner le château sans être connu, mon ami, vous voyez que vous n'avez aucun risque à courir à me satisfaire. Vous n'avez qu'à m'apprendre ce que je dois dire, et je vous rendrai compte de tout ce qui se sera passé quand je vous rejoindrai. Donnez-moi donc votre redingotte, votre perruque et votre chapeau; vous pouvez mettre mon habit, et votre mouchoir suppléera la perruque; car je n'en ai point à vous donner en échange. — Oh! j'ai un bonnet de laine dans ma poche, cela me suffira.

Le marché fut donc conclu. Deterville fut chargé d'aller avertir à Ornen qu'on n'attendît pas son

père, pendant que le Lord, le plus fier de toute la Grande Bretagne, se revêtit de l'habit d'un paysan. Il n'hésita pas à mettre sa perruque bien grasse, son chapeau déchiré, pendant qu'il lui permettait de porter son habit. Le cheval de Milord fut attaché derrière la voiture, et ils montèrent tous deux dedans, l'homme ne trouvant pas nécessaire de monter encore à cheval, puisqu'ils avaient douze milles à faire du lieu où son accident était arrivé. Pendant la route, le Comte rêva aux moyens d'éviter les soupçons et cependant de satisfaire sa curiosité au sujet du jeune homme qui l'intriguait si fort. Il ne doutait pas qu'il n'habitât le château de Watteville ; les gens d'écurie se souviendraient sûrement de son

passage et ne se méfieraient pas d'un homme vêtu comme lui. Si celui qu'il desirait si fort connaître se trouvait sur son chemin, il était décidé à avoir une explication avec lui, au risque de se faire reconnaître lui-même. Il excuserait son déguisement, en disant qu'il avait voulu le payer de la même monnaie dont il s'était servi lui-même; que, s'il était vraiment un homme comme il faut, il excùserait sa curiosité, et, s'il découvrait que ce fût un homme en sous ordre, il serait autorisé à le faire punir.

Avant d'avoir arrêté aucun plan, ils se trouvèrent en vue du château, et son compagnon descendit pour l'attendre, en tenant son cheval. Le Comte prit seul la route de l'écurie

que cet homme lui montra, et alors il reconnut parfaitement l'auberge supposée ; il vit qu'on l'avait conduit dans un appartement qui était dans une des aîles du château. Il s'approcha de l'écurie, et, au moment où il descendait, un vieux domestique en livrée lui cria : — Vous voilà donc enfin arrivé, vous vous êtes bien fait attendre. — Je n'ai pas voulu presser les chevaux, ils avaient assez travaillé ; aller d'ici à Rex et revenir sur-le-champ est une grande journée. — Comment imaginez - vous qu'ils sont partis d'ici ce matin, quand on les a laissés hier soir chez votre maître ? mais cela ne fait rien, entrez dans la cuisine. J'imagine que vous ne refuserez pas un verre de vin avant de repartir ; car, si vous

retournez à pied, votre journée sera aussi fatigante que celle des chevaux que vous plaignez tant. — Cela se peut, dit le Comte : mais je ne suis en train de boire ni de manger, ne pourrais-je voir le Baron ? Il sera probablement plus généreux que mon maître, car je ne sais ce qui me restera de profit ; une demi-couronne n'est pas grand chose pour me défrayer pendant huit lieues au moins qui me restent à faire en prenant le chemin le plus court. — Voir le Baron ! il est très-vraisemblable qu'on vous fera entrer quand il n'a peut-être pas une heure à vivre. — Je ne savais pas qu'il fût si mal ; mais quel est celui qui a laissé cette voiture chez mon maître ? Ne puis-je pas le voir ?

En ce moment, cette même personne qu'il desirait tant de découvrir, traversait la cour; et, quoiqu'il fût en uniforme, le Comte reconnut sur-le-champ notre héros. Les yeux de Tancrède furent moins prompts; car il lui cria: — Mon ami, votre maître m'avait promis ma voiture trois heures plutôt.

Le Lord fut si surpris qu'il ne sut d'abord que répondre; enfin il balbutia: -- Je n'étais pas à la maison, Monsieur, quand mon maître a voulu m'envoyer.

Tancrède qui s'était approché, reconnut alors, mais plus encore à sa voix et à son accent, le grand Comte de Clarancourt dans le paysan supposé. Étonné et troublé, il chercha à cacher son émotion en

examinant attentivement la voiture, et, heureusement, il trouva le dommage qu'elle avait souffert. — Comment avez-vous cassé ces glaces, dit-il, en affectant beaucoup d'humeur ? — Elles étaient dans cet état quand on m'a remis la voiture, ce qui n'était que la vérité. Cette excuse ne satisfit pourtant point Tancrède qui cria : --C'est faux, monsieur le drôle, et je devrais bien vous faire payer votre sottise. — Cet impudent coquin, reprit le domestique qui l'avait reçu le premier, ne voulait-il pas voir monsieur le Baron ? Il ne se trouvait pas assez payé. — Renvoyez-le sur-le-champ, dit Tancrède, en rentrant dans le château d'aussi mauvaise humeur qu'il affectait de l'être, ayant rarement

été plus embarrassé. — Arrêtez, lui cria le Comte enragé et résolu de se faire connaître pour le forcer à une explication.

Tancrède se douta de son intention, et, comme il n'avait aucune envie de satisfaire sa curiosité, il répéta l'ordre de le mettre à la porte à deux autres domestiques qu'il trouva en rentrant, avant que le Lord qui était au milieu des gens d'écurie, ait pu décliner son nom. Les domestiques, d'accord avec les intentions de Tancrède, se mirent à le quereller de sa négligence qu'ils attribuèrent à ce qu'il s'était grisé dans sa route. Ils ne s'étonnaient plus s'il n'avait pas voulu manger; si on le traitait comme il le méritait, ils le jetteraient dans l'abreuvoir.

En vain le Lord demanda à être conduit au jeune Officier qui venait de lui parler et à qui il promettait de dire la cause de l'accident arrivé à la voiture. Les domestiques s'étonnaient de son insolence, et finirent enfin par le mettre à la porte sans être plus instruit qu'il n'était en arrivant. Il se consola en réfléchissant qu'il avait cependant découvert la véritable demeure du jeune étranger, et qu'il s'était aussi parfaitement assuré d'avoir été conduit à ce château.

CHAPITRE IV.

MILORD eut bientôt rejoint le paysan à qui il fut obligé de raconter à-peu-près tout ce qui s'était passé ; il évita seulement de lui faire connaître pourquoi il avait voulu le représenter. Il reprit son habit, son cheval et retourna le plus vîte possible à Ornen où on l'attendait avec inquiétude ; mais il avait l'air de si mauvaise humeur que Deterville même n'osa lui demander les détails de son expédition. Malgré tout son chagrin, il crut cependant devoir leur en dire quelque chose. Il leur apprit donc qu'il avait vu le jeune homme qu'il soupçonnait violem-

ment d'être le complice de l'évasion des *filles*; qu'il s'était assuré aussi que c'était à Watteville qu'ils avaient passé la nuit, quoique, déguisé comme il était, il n'eût pu se procurer aucune réponse satisfaisante. — Mais quel est ce jeune homme, demanda la Comtesse ? — Un officier de quelqu'importance au service allemand, c'est tout ce que j'ai pu savoir; cependant, j'espère encore quelques éclaircissemens. Le paysan m'a dit qu'il ramenait ce cabriolet de Rex, et j'irai demain matin. Certainement, puisqu'il s'y est arrêté, il venait ou de la Savoie en faisant le tour du lac, ou du Valais. Probablement, il faisait une visite à Watteville quand il nous y a conduits, et l'état du Baron lui a permis de payer les

domestiques pour se prêter à sa fantaisie.

Alors, le Comte regarda une excellente carte de Suisse, et il fut d'avis qu'il venait sûrement du Valais et avait favorisé la fuite des *filles* ; car le paysan avait remarqué que les chevaux devaient connaître le chemin où il l'avait rencontré, et ce chemin ne menait qu'à Ornen. Il était donc nécessaire de suivre sa trace qui pourrait conduire à la retraite des fuyardes. S'il pouvait les remettre en son pouvoir, il répondait bien qu'elles ne s'échapperaient pas si facilement une autre fois. Elles avaient bien pu passer en Italie par le grand Saint-Bernard, mais il n'était pas probable qu'elles l'eussent osé dans cette saison avancée.

Alors, l'Officier ne les aurait pas suivi bien loin puisqu'il était déjà de retour. Mais, en admettant qu'elles fûssent en Italie, il était convaincu qu'il lui serait facile de prouver ses droits sur elles, et de faire casser les engagemens qu'elles auraient pu contracter. Cette réflexion le décida à traverser les Alpes plutôt que de les laisser échapper; et, si elles avaient formé le projet de s'embarquer dans quelque port de la Méditerranée, il se flattait d'arriver à tems pour les en empêcher. Il défendit de dire un seul mot de ses intentions devant les domestiques dont, peut-être, quelqu'un était dans leurs intérêts et pourrait les avertir.

Deterville et S. André reçurent l'ordre de se tenir prêts à partir le

lendemain matin. Le Comte jura que, s'il ne pouvait avoir aucune nouvelle de ces dévergondées, il ferait une autre visite au château de Watteville, mais sans être déguisé, et qu'il accuserait le jeune Officier de leur enlèvement. Le père et le fils, suivis de S. André, partirent donc en disant à la Comtesse de ne pas les attendre, et en lui promettant de lui faire savoir s'ils étaient obligés de traverser les Alpes.

Lorsqu'ils furent à l'auberge de Rex, ils cherchèrent des yeux l'homme qu'ils connaissaient déjà et de qui ils espéraient tirer de plus amples informations. Malheureusement il n'était pas encore de retour, et celui à qui ils en demandèrent des nouvelles, croyant qu'il

aurait couché au château de Watteville, leur dit qu'il ne reviendrait probablement que le soir, le chemin étant long et mauvais; que, n'étant pas d'ailleurs attaché à la maison qui s'en servait seulement quelquefois, il était maître de son tems. Le Comte supposa qu'il s'était amusé à dépenser une partie de l'argent qu'il lui avait donné; mais comme il était obligé de s'arrêter pour faire manger les chevaux, il espéra apprendre quelque chose de l'aubergiste à qui il demanda d'abord ce qu'il pouvait leur donner pour dîner. Satisfait à cet égard, le Comte qui se croyait un parfait machiavéliste, lui dit: —Nous vous avons été adressés par un jeune Seigneur qui a laissé, hier, ici son cabriolet. Cette tour-

nure ne lui réussit pas ; car, persuadé qu'il était intime ami de celui qu'il desirait tant de connaître, le maître lui répondit. — Je suis très-obligé à Monseigneur et sortit. Le Comte s'apperçut de sa gaucherie, et pour la réparer, il lui dit lorsqu'il apporta le dîner : — Mon ami, je crois, venait du Valais. — Cela peut être, Monsieur, je n'ai pas pris la liberté de le lui demander ; des chevaux de selle attendaient Monseigneur, et il est parti sur-le-champ pour Watteville avec l'Officier qui l'accompagnait. Le vieux Baron, à ce que j'ai compris, est abandonné des médecins, et tous ses domestiques et ses dépendans ne peuvent que se réjouir de lui voir un si digne successeur

Jamais le Comte n'avait été plus intrigué. Cet homme paraissait instruit de tout ce qui regardait la famille de Watteville ; mais il paraissait trop attaché à celui qu'il nommait Monseigneur pour faire des questions indiscrètes. Supposant encore que l'Officier qui l'accompagnait était le jeune homme qu'il desirait tant de connaître, il continua : — Je croyais que Monseigneur était seul ; quel était l'Officier qui l'accompagnait ? — Je ne le connais pas, Monsieur, je sais seulement qu'il était en uniforme, je ne crois pas l'avoir vu auparavant ; je ne suppose même pas qu'il eût le projet d'accompagner Monseigneur ; car le palfrenier n'avait amené du château qu'un cheval ; mais il a pris

celui du domestique à qui j'en ai fourni un qu'un Gentilhomme Anglais m'avait laissé la semaine dernière et que je devais renvoyer à Lausanne, s'il ne revenait pas le troisième jour. Je puis dire qu'il n'y a pas de domestique plus poli que ceux de Monseigneur ; ils suivent l'exemple de leur maître qui, tout grand Seigneur qu'il est, est toujours prêt à obliger tout le monde. Il m'a donc promis d'envoyer le le cheval et m'en a payé le louage comme s'il m'appartenait. Je ne l'aurais sûrement pas confié à une autre personne ; mais j'étais bien sûr qu'il serait soigné à Watteville, et je n'aurais pu en fournir un autre qui eût pu suivre les chevaux de Monseigneur.

Le Comte, plus intrigué que ja-

mais, ne savait plus ce qu'il devait demander : il résolut de pénétrer dans le Valais où il espérait en apprendre davantage, et, après que les chevaux eurent mangé, il partit pour Martigni.

S. André qui s'était occupé de son côté à découvrir le chemin qu'avaient pris les demoiselles, n'avait pas été plus heureux. Cependant, ils continuèrent leur route en suivant la voie du cabriolet qu'on appercevait encore, ce chemin n'étant pas fort passant. Ils purent la distinguer facilement jusqu'à l'embranchement de celui qui conduisait chez le Curé ; et, comme ils n'avaient d'autre but que de connaître d'où il venait, ils suivirent ce chemin, tout peu pratiqué qu'il parût, jusqu'à la porte

de derrière du Curé , d'où Tancrède et son ami étaient partis depuis si peu de tems. Cette chaumière ornée ne ressemblait point à une auberge ; néanmoins, ils descendirent tous les trois, et entrèrent, en tenant leurs chevaux par la bride, par une petite porte à côté de la porte cochère qui était fermée. Ils étaient déjà près de la cuisine, quand ils furent apperçus de la servante du Curé qui vint leur dire qu'on ne traversait pas la cour. — Qui demeure ici, demanda le Comte ? — Mon maître. — Et, je vous prie, qui est votre maître ? -- Sans répondre au Lord, elle appella : -- Venez, je vous prie, Monsieur, pour répondre à ces étrangers ; ils sont entrés par la porte de derrière et je ne sais pas

ce qu'ils veulent. Le Prêtre vénérable, qui était dans son cabinet, se présenta. Le Lord crut devoir lui demander pardon de l'avoir dérangé. — Nous nous sommes trompés, Monsieur, en croyant que ce chemin nous conduirait à une auberge. — Je vois en effet, Messieurs, que vous vous êtes égarés; heureusement, que vous ne vous êtes pas beaucoup écartés. Il y a une auberge près de chez moi, presqu'au centre du village, vous y arriverez par cette route.

Je vous remercie, Monsieur, reprit le Lord : ce qui nous a trompés, est la voie d'une voiture que nous avons suivie depuis Rex et qui nous a conduits à votre porte. Vous devez nous pardonner, nous sommes totalement étrangers dans le Valais.

Du moment que le Curé s'était apperçu qu'ils étaient Anglais, il s'était douté que c'était à eux qu'il parlait, et les dernières paroles du Comte le lui avaient confirmé, quoiqu'il ne pût deviner comment il avait pu suivre la trace de sa fille et de sa pupille jusqu'à sa maison. Il résolut donc de ne plus répondre à ses questions, et se contenta de leur dire : --Vous n'avez pas besoin d'excuses, Messieurs, Martine va vous ouvrir cette autre porte, et, en suivant cette route, vous trouverez l'auberge dont je vous ai parlé. — Je crois, Monsieur, que la route que nous avons suivie est plus courte que celle qui nous a paru la plus fréquentée. -- Elle ne mène que chez moi, Monsieur, dit le Curé en faisant la ré-

vérence et en rentrant chez lui, pendant que Martine qui avait pris la clef de la porte, la leur ouvrit du côté opposé où ils étaient entrés.

Je crains, dit le Lord, à la manière brusque dont votre maître nous a quittés, qu'il ne soit mécontent de nous ; il me paraît que votre jeune maître n'est pas à la maison ? — Non, Monsieur, dit-elle, en ouvrant la porte. — Je le savais bien, c'est la trace de sa voiture qui nous a conduits ici ; où est-il allé ? — Avant qu'elle pût répondre, le Curé lui cria : — Martine ici, la soupe s'enfuit. Elle laissa aussi-tôt retomber la porte qui se referma sur le questionneur éternel, et elle courut dans la maison au secours de son bouillon.

Le Comte et sa suite n'eurent

d'autre parti à prendre que de gagner l'auberge qu'on leur avait indiquée. Il espéra encore qu'il pourrait recevoir de l'hôte quelque lumière sur le jeune homme qu'il présumait demeurer dans la maison du Curé. Sûrement il était un de ceux qui était dans le cabriolet, probablement l'Officier, et, comme le Lord avait vu Tancrède en uniforme, il se flattait d'apprendre quel était son grade, et comment il était si intimement lié avec les gens de Watteville ; car il ne doutait pas qu'il ne fût parent du Curé chez qui il était évident que le Seigneur à qui le cabriolet appartenait avait aussi été.

Tels étaient les raisonnemens du Comte pendant que S. André les suivait avec les chevaux. Ils

trouvèrent enfin le misérable cabaret à qui le Curé avait donné le nom d'auberge, et Milord entra sur-le-champ, en conversation avec l'aubergiste qui faisait aussi les fonctions de garçon d'écurie, en lui disant qu'ils avaient, sans le vouloir, offensé le Curé de leur paroisse en suivant la trace d'un cabriolet qui les avait conduits à sa porte de derrière. — Il n'est pas sujet à se fâcher, quoiqu'un peu sauvage, reprit l'homme: mais je me souviens qu'un de nos vignerons nous a dit hier, qu'il avait vu la nuit d'avant un cabriolet sortir de chez le Curé; il faut que ce soit à quelqu'un de ses amis qui l'avait laissé chez lui pendant qu'il aura été faire une visite au couvent. Toute petite qu'est sa maison,

il y reçoit quelquefois de grands Seigneurs. — Je n'en doute pas, mon ami, mais n'a-t-il pas des parens? — J'allais vous le dire. Son frère est Procureur de l'Abbaye, et il a un ou deux neveux, je ne suis pas bien sûr lequel, qui sont au service étranger. Un d'eux a passé une année chez lui, il y a quelque tems. — N'y est-il pas à présent? — Non, Dieu vous garde, dame Martine et Marie-Jeanne sont les seules personnes qui restent avec lui. La première est une excellente cuisinière, l'autre fait le gros ouvrage. — Dame Martine m'a dit qu'un des neveux de son maître était chez lui. — En ce cas, il est arrivé depuis peu, et cela peut être, car je n'y vais pas souvent. — Mais, vous avez vu chez lui le Baron de Wat-

teville ? — Dieu vous garde, je ne puis vous dire les noms des grandes gens qu'il reçoit, ses hôtes n'apportent pas du bled à mon moulin. — Ainsi, vous ne savez pas qui pouvait être dans le cabriolet et le tems qu'il est resté chez lui ? — Je n'en sais pas plus que vous. Il est trop hospitalier de moitié pour mes intérêts, cependant il ne voudrait pas me faire tort. Il serait bien fâché de faire du mal à personne ; il reçoit toujours gratis. A l'Abbaye vous laissez quelque chose pour votre dépense ; mais notre Curé renverrait sa servante s'il savait qu'elle eût rien reçu.

Un villageois qui avait entendu quelques questions du Comte, lui dit alors qu'il avait vu, avant-hier, un jeune homme en uniforme ar-

river à cheval chez le Curé. J'étais dans les champs et je ne puis assurer d'où il venait, de Rex, à ce que je jugeai ; et le soir, comme je revenais, je rencontrai un autre Monsieur qui descendait sûrement de la montagne, car il avait un de ces bâtons que les guides ont soin de donner pour se soutenir sur les roches, et qui prenait aussi la route de chez le Curé. — Vous ne savez pas qui c'était, demanda le Lord ? — Non vraiment, Monsieur, quoique j'aie idée de les avoir déjà vus.

Le Comte ne se trouvait pas encore fort instruit. Cependant, il dit à son fils qu'il présumait que l'Officier était celui à qui il avait parlé au château de Watteville, et l'autre personne le Seigneur dont

l'aubergiste de Rex leur avait fait un si grand éloge. Il ne doutait pas que le Curé ne pût satisfaire leur curiosité ; mais il ne croyait pas qu'il en eût la complaisance. — L'argent fait parler bien du monde , dit le sage Deterville.

— S'il est dans le secret , reprit son père , il est sûrement trop bien payé pour se laisser gagner ; et , si je ne réussis pas , je ne ferai que les avertir d'être sur leurs gardes. Si les *filles* sont sous sa protection elles doivent être près d'ici ; il vaut mieux que nous engagions notre hôte à découvrir leur retraite.

Ils demandèrent donc ce que l'auberge pouvait leur fournir de meilleur. Milord continua de causer avec le maître pendant leur re-

pas ; il lui avoua qu'il courait après deux jeunes demoiselles dont il lui donna le signalement et qui s'étaient échappées du château d'Ornen ; qu'il n'avait pu encore les atteindre. Il finit par lui promettre cinq cents francs, s'il pouvait découvrir leur retraite, ou le chemin qu'elles avaient pris.

Une si belle offre l'assura de l'amitié solide de cet homme qui lui promit qu'il les trouverait bientôt si elles étaient, ou si elles avaient été dans le Valais.

Le Lord le remercia de son zèle et lui dit qu'il soupçonnait un des jeunes gens qui avaient été dernièrement chez le Curé, d'être complice de leur fuite.

L'hôte dit qu'il ne voulait pas le contredire, mais qu'il était

sûr que le Curé n'était pas capable de protéger de pareilles actions ; qu'il n'existait pas de plus honnête homme, ni qui recommandât davantage l'obéissance aux enfans. — Oui ; mais son frère le Procureur du couvent n'est peut-être pas si scrupuleux et les Demoiselles peuvent avoir trouvé asile à l'Abbaye. — Pour une nuit ou deux, Monsieur, mais, certainement, pas à demeure. L'Abbé est un saint homme et ne protégerait pas plus la désobéissance que notre Curé. — Toutefois, puisque je suis si près, je veux visiter l'Abbaye, mais il est trop tard pour y arriver ce soir? —Non, Monsieur, si vous partez sur-le-champ, et, si les Dames y ont passé, vous y apprendrez sûrement

la route qu'elles auront prise. Pendant ce tems-là, je ferai toutes les recherches que je pourrai dans le village et aux environs. Je vais vous chercher un guide et vous faire partir. Cela fut bientôt fait et notre trio continua sa poursuite. Mais, pendant qu'ils montent le chemin rapide qui conduit au couvent, nous allons retourner à Tancrède que nous avons laissé fort inquiet au château de Watteville.

CHAPITRE V.

L'ÉTAT dangereux du Baron avait été cause du message qu'il avait reçu. A son arrivée chez le Curé, il y avait trouvé son neveu qui venait d'arriver de Vienne. Il avait tant d'obligations à notre héros qu'il lui offrit de l'accompagner chez le Baron où il pourrait, ou le remplacer, ou porter de ses nouvelles à sa chère Idamia, si il était forcé à un plus long séjour qu'il ne comptait. Ils avaient laissé leur voiture à Rex comme nous l'avons déjà dit et avaient continué leur route à cheval jusqu'à Watteville où ils trouvèrent le Baron cheminant vers l'éternité. Il fut

fut très-aise de les voir tous les deux, mais sur-tout Tancrède à qui il avait raison de croire qu'il devait beaucoup.

Par la suite, nous instruirons le lecteur pourquoi il ne voulait pas quitter la vie sans demander pardon à notre héros pour la centième fois au moins. Après l'avoir fait de toute son ame, il attendit avec courage le moment de sa destruction. La présence de Tancrède était pour lui une si grande consolation, que celui-ci n'avait pas quitté l'appartement du Baron avant l'arrivée de Lord Clarancourt. Il venait alors de sortir pour faire un peu de toilette ; il était allé respirer un moment dans le jardin, et il en revenait, lorsqu'il rencontra et reconnut l'homme

qu'il se sentait le plus disposé à détester. Dès qu'il l'eût vu partir, il raconta son aventure au neveu du Curé, en lui disant que, si le Baron n'était pas aussi mal, il partirait sur-le-champ pour le couvent. Son ami lui proposa de porter ses ordres ou à son oncle ou aux Dames ; cependant, comme il lui paraissait que le Comte ne faisait que le soupçonner, et qu'il était bien sûr qu'il ne découvrirait rien à l'Abbaye quand il irait jusques-là, il ne crut pas qu'il y eût rien de bien pressé. Il était seulement curieux de savoir comment le Comte s'était rendu maître du cabriolet ; et il convint que son ami partirait le lendemain à la pointe du jour, pour savoir de l'aubergiste pourquoi il lui avait re-

mis sa voiture ; mais la mort du Baron qui arriva dans la nuit, fit changer de projet à l'impatient Tancrède, et il résolut de faire lui-même sa commission. Il pria donc son ami d'attendre son retour à Watteville, en l'assurant qu'il serait fort prompt. Il monta un cheval remarquable par sa vîtesse et arriva à Rex deux heures après le départ du Comte ; il descendit à l'auberge où il avait laissé sa voiture et demanda au maître à qui il l'avait remise ? — A un homme que j'ai souvent employé, j'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

Cet homme n'était de retour que depuis une heure, et il avait rendu un compte si embrouillé de sa commission que l'aubergiste craignit qu'il ne l'eût mal exécutée. — Fai-

tes - le moi venir, dit Tancrède. On appella sur-le-champ ce garçon qui, trop effrayé pour imaginer des excuses, avoua bientôt tout ce qui s'était passé entre le Comte et lui.

Notre héros fut plus d'une fois tenté de rire pendant son récit, et se trouva fort soulagé en apprenant que la visite du Lord n'était absolument due qu'au hasard; néanmoins, il crut devoir faire à cet homme une sévère réprimande, et il fut en cela bien secondé par l'hôte qui, en même tems, se confondait en excuse d'avoir employé un drôle aussi négligent. Tancrède arrêta son flux de paroles en lui demandant si aucun étranger n'avait passé par Rex depuis son départ.

Le maître lui parla sur-le-champ du Lord Clarancourt et de sa suite; il lui conta tout ce qu'il avait dit et fait, et l'informa qu'il était parti pour Martigni. — Ces gens-là ne m'aiment pas, reprit Tancrède : si donc ils reviennent et que vous fassiez cas de ma protection à l'avenir, ne répondez à aucune des questions qu'ils pourront faire sur moi ou sur la famille Watteville ; je connais leur but, ils veulent faire du mal. Prévenez donc vos domestiques, et tenez-vous vous-même sur vos gardes, si vous voulez être bien avec moi.

Cet homme lui jura qu'il pouvait compter sur lui, et, le cheval de Tancrède se trouvant reposé, il alla chez son ami le Curé où il arriva une demi-heure après le

départ du Comte pour le couvent.

Le Curé en avait été instruit, et il avait envoyé un mot d'écrit par le neveu de sa ménagère à son frère le Procureur, pour l'instruire de la visite qu'il allait recevoir. Il le priait d'en faire part à l'Abbé qui en instruirait les Dames s'il le jugeait à propos.

Les pieds des chevaux étaient trop visibles pour ne pas apprendre à Tancrède que le trio Clarancourt avait fait une visite à son ami. Aussi-tôt donc qu'il apperçût cet homme vénérable, il lui cria : -- Si je ne me trompe, on vous a fait beaucoup d'honneur aujourd'hui. -- On m'a plutôt surpris, mon cher Tancrède, mais entrez, et je satisferai l'impatience où vous êtes de savoir comment s'est passée

cette visite inattendue. Le frère de Martine que j'ai envoyé au couvent, m'a instruit qu'il avait promis une somme assez honnête à notre fameux aubergiste, s'il pouvait découvrir la retraite de celles qu'il desire tant remettre en son pouvoir ; et j'ai appris depuis par Martine que j'ai envoyée aux enquêtes dans le village, que j'ai bien fait de dépêcher mon exprès, car ils sont maintenant en route pour l'Abbaye. Mais, je vous prie, dites-moi comment ils ont pu deviner votre route jusqu'ici.

Tancrède le fit en peu de mots. Il déclara qu'il voulait suivre les pas du Lord, jurant bien de l'empêcher de découvrir sa chère Idamia. Son bâton ferré, ses guêtres étaient chez le Curé ; il s'habilla

pour le voyage et partit aussi-tôt en prenant tous les sentiers les plus courts que l'habitude de la chasse aux chamois lui avait fait connaître et lui avait donné la faculté de suivre.

Il venait de faire un saut que les guides mêmes eûssent jugé dangereux, quand il se trouva nez à nez avec Milord Clarancourt qui reprenoit haleine en ce moment. Une roche le lui avait caché jusqu'à ce qu'il se trouvât à dix pas de lui. Ils se regardèrent tous deux avec étonnement ; mais notre héros, retrouvant aussi-tôt sa présence d'esprit, ne fit pas semblant de le connaître, et s'éloigna si vivement qu'il était déjà loin quand le Lord étonné lui cria : — Sûrement, Monsieur, je vous ai déjà vu.

Tancrède, sans s'arrêter, sautait de roche en roche; il avait quitté le chemin pour dérouter davantage le Comte qu'il avait été étonné de rencontrer seul; mais, ayant hasardé de se retourner, il apperçut quatre personnes qui s'efforçaient de le suivre, d'où il jugea que le Lord était seulement en avant quand il l'avait rencontré. Il ne se trompait pas; car Deterville avait retenu les guides en leur faisant quelques questions dont le Comte le gronda fortement, en observant que, s'ils avaient été tous ensemble, ils auraient pu arrêter le jeune homme, quel qu'il fût, et le forcer à s'expliquer. — Votre guide peut bien le rattraper, dit Deterville. Le Comte lui en fit la proposition, en lui pro-

mettant de le bien récompenser, et il le chargea de dire à ce jeune homme que M. Dudley desirait lui parler; ajoutant, s'il refuse de s'arrêter, retenez-le jusqu'à ce que je vous rejoigne. L'homme promit de faire de son mieux. Mais Tancrède était déjà loin, il le laissait crier et n'en allait que plus vîte; il fut bientôt hors de la vue, et, comme il avait quitté toute espèce de route, le guide jugea qu'il devait abandonner sa poursuite, et dit au Lord qui l'accusait de manquer de bonne volonté, qu'il croyait que c'était le diable en personne, qui, si même il avait pu l'atteindre, lui aurait tordu le col en le précipitant de quelques roches, et qu'ils auraient été obligés de se conduire tous seuls à l'Abbaye.

Cela était trop vrai pour qu'on pût le nier. Le Comte fut donc obligé de continuer sa route, étonné seulement, disait-il, du chemin qu'il avait pris. — Il n'y a aucune habitation ici autour qu'à l'Abbaye, reprit le guide : il est donc probable que nous l'y retrouverons.

—Alors, dit le Comte à son fils, on peut être sûr que je m'informerai de lui ; et il poursuivit son chemin en rêvant aux questions qu'il aurait à faire.

Cependant, Tancrède avait atteint la petite porte de l'Abbaye dont il avait une clef. Il alla sur-le-champ chez l'Abbé où il trouva le Procureur qui venait de lui communiquer la lettre qu'il avait reçue. Ils se réjouirent tous deux de

son arrivée inattendue et rirent beaucoup de la manière dont il avait échappé à ceux qui le poursuivaient. Ils convinrent que, puisque le Comte n'avait que des soupçons sur la route que les Dames avaient suivie, on affecterait de ne rien comprendre à ses questions. Le Procureur observa qu'il pouvait jurer en conscience qu'il ne les avait pas vues ; et, en effet, il ne leur avait pas été présenté pour ne pas exciter les soupçons ou l'envie des autres Religieux qui savaient seulement que le Comte de Cohenberg avait une retraite dans le monastère. Ils décidèrent de ne rien dire aux Dames que cette confidence ne pourrait qu'inquiéter.

Tancrède seul leur fit une visite.

Il attribua son prompt retour au desir de les revoir ; il devait repartir le lendemain, et il craignait que des affaires indispensables ne le retînssent huit à dix jours loin de sa chère Idamia. Elle ne pouvait que lui savoir gré de cette nouvelle preuve de son amour. Près d'elle, il oublia bientôt toutes ses inquiétudes et fut plus tenté de rire que de s'affliger de la demi-découverte qu'avait fait le Comte de Clarancourt à qui, sans les raisons qui nécessitaient encore son existence mystérieuse, il eût déclaré son mariage en bravant son pouvoir.

CHAPITRE VI.

Le Lord et sa suite arrivèrent à la porte du monastère une demi-heure après Tancrède. A peine était il entré que, conformément au plan qu'il avait formé, il dit à celui qui lui ouvrit la porte. --- Je vous prie, y a-t-il long-tems que le neveu de votre Procureur est arrivé ? — Je ne savais pas qu'on l'attendît, fut la réponse. Où l'avez - vous vu ? Le Comte raconta la rencontre qu'il venait de faire. — Vous vous serez trompé ; la personne que vous avez fait suivre était quelque chasseur de chamois, un autre que vous n'aurait pas été si fou ; en tout cas, je n'ai point vu

celui dont vous me parlez. —Dites-vous bien vrai, reprit le Comte ? — Je ne suis pas accoutumé à voir douter de ma parole, reprit le Religieux, il y a trois heures que je suis à la porte, et je dois savoir si j'ai ouvert à quelqu'un.

Le guide fut d'avis qu'il avait bien pu se perdre ou faire quelque chûte. Le Lord s'excusa auprès du portier et le pria de l'avertir si ce jeune homme arrivait.

La nuit était venue et il n'était arrivé aucun autre voyageur, lorsque le Père Procureur entra avec le souper des étrangers. Après les premiers complimens et que le Religieux lui eût observé qu'il avait choisi une bien mauvaise saison pour visiter les montagnes, le Comte, toujours inquiet, ayant

appris que c'était le Procureur, lui dit : — Vous êtes frère du Curé de Martigny ? Le Religieux fit la révérence. — Je vous prie, sans être trop indiscret, n'attendez-vous pas votre neveu ce soir ? — Non, Monsieur, je ne croyais même pas qu'il eût quitté Vienne ; vous savez probablement qu'il est au service autrichien — Je peux m'être trompé, mon Père, mais un jeune homme que plusieurs raisons me font soupçonner d'être votre neveu, a passé près de nous dans ces montagnes, et, comme il a quitté la route, notre guide n'est pas sans crainte pour sa sûreté. — Je crois que vous vous êtes trompé. Albert connaît trop nos montagnes pour s'y risquer inutilement ; mais, je vous prie, qui vous a fait soupçonner que ce

jeune fou était mon neveu ? — Quoique je doive en parler avec ménagement à son oncle, je conviens que diverses circonstances m'ont porté à croire qu'il est impliqué dans une aventure très-étrange qui est arrivé dernièrement dans ma maison.

— Je gagerais ma vie qu'il est innocent, mais de quoi l'accusez-vous ? Le Comte ne savait s'il devait découvrir son secret ; cependant, il avait été bien loin pour n'en pas dire davantage. Il raconta donc sa première rencontre avec Tancrède, l'évasion de sa fille et de sa pupille, et les raisons qui lui faisaient soupçonner que le jeune homme qui les avait conduits à Watteville en était complice.

Le Religieux l'écouta avec beaucoup d'attention, convint que les jeunes Demoiselles s'étaient conduites avec beaucoup d'adresse ; mais il l'assura que ce n'était pas son neveu qui l'avait conduit au château de Watteville ; qu'il ne pouvait croire qu'il fût mêlé en rien dans cette affaire qui lui paroissait, en effet, très-extraordinaire ; qu'il était probable qu'il ne connaissait même pas les Demoiselles ; qu'il présumait qu'une d'elles avait droit à une grande fortune qui avait sûrement tenté quelqu'aventurier.

Sans répondre entièrement à ce dernier article, le Comte dit qu'il ne leur avait fait quitter l'Angleterre que pour les empêcher de faire un pareil choix. — Vous sa-

viez donc qu'elles s'étaient attachées à quelqu'un d'inférieur en rang et en fortune ? En ce cas, je suis étonné que vous ayez pu soupçonner le jeune homme que vous n'avez rencontré que deux fois et bien par hasard ; d'après ce que vous me dites, ce doit être le gendre du Baron. — Vous êtes aussi dans l'erreur que j'y ai été moi-même ; mais j'ai lieu de croire qu'il est fort lié avec lui, au moins il l'a certainement accompagné à Watteville il y a trois jours. — Cela se peut ; je vis si retiré du monde que je ne sais pas ce qui s'y passe, et je ne peux vous dire quel est le ravisseur de votre fille et de votre pupille. Je peux vous observer seulement que le Baron de Watteville

et son gendre sont très-circonspects dans leurs liaisons; et, si le choix de vos jeunes Demoiselles est tombé sur quelqu'un de leurs amis, elles ne sont sûrement pas entre les mains d'un aventurier.

— Cela m'est bien égal, reprit le Comte avec humeur : elles n'avaient pas le droit de disposer d'elles sans mon consentement; mais, mon Père, vous ne pouvez deviner où peut être allé le jeune homme qui nous a passés? — Vous devez en juger mieux que moi puisque vous l'avez vu. Il y a bien, par-ci par-là, quelques huttes qui servent aux chasseurs de chamois à se mettre quelquefois à couvert; mais je n'ai pas entendu dire qu'aucun y ait passé la nuit, et vous pouvez être bien sûr que votre fille

et votre pupille, si elles sont venues ici, n'y auront point été reçues, à moins qu'elles n'aient bien prouvé qu'elles avaient raison de se soustraire à l'autorité de leurs amis naturels.

Cette remarque ferma la bouche du Comte qui, ne pouvant ni se rendre raison de la disparition de Tancrède, ni rien apprendre de la route qu'avaient prise celles qu'il poursuivait, partit le lendemain matin pour retourner chez lui. Il résolut cependant de tenter encore quelqu'effort pour découvrir la retraite de Tancrède, et il visita avec son guide toutes les huttes de la montagne. Cette recherche ne lui ayant pas réussi davantage, il descendit dans le Valais très-affamé, découragé et

fatigué ; et, comme il était trop tard pour revenir jusqu'à Rex, il fut obligé de se contenter du mauvais cabaret de Martigny. L'aubergiste n'avait pas été plus heureux que lui ; la seule chose qu'il pouvait assurer, c'est que les Dames n'étaient pas dans le village. Le Comte, de plus en plus mortifié, lui demanda s'il n'avait pas vu passer la veille un jeune homme, et il lui donna le signalement de Tancrède ? — Non, Monsieur, s'il venait de chez le Curé il n'a pas dû passer devant ma maison. — Mais, ne pourriez-vous savoir s'il a reçu quelque visite depuis mon départ ? Je soupçonne ce jeune homme d'être son neveu.

L'hôte promit de faire de son mieux pour contenter sa curiosité;

et il découvrit en allant, à nuit close, écouter à la porte de l'écurie, qu'il y avait deux chevaux, tandis que le Curé n'avait à lui qu'un bidet. Il devait donc avoir reçu une visite, mais il ne pouvait pas savoir qui c'était.

Cependant le Comte, sur cette nouvelle, prit le parti de rendre une nouvelle visite au Curé, sous prétexte de lui demander excuse de ce qu'il était entré chez lui la veille.

Le bon Curé le reçut dans son cabinet. -- Je suis fâché, dit-il, que vous ayez cru me devoir de nouvelles excuses d'une erreur si naturelle ; vous êtes bien libre de reprendre le même chemin si vous le préférez à la grande route.

Le Lord fit de grands remercîmens et se hasarda enfin à lui dire:

— Vous avez, Monsieur, un ou deux neveux au service d'Autriche, à ce qu'on m'a dit ? — J'en ai un, Monsieur, le fils de ma sœur. . . . Le Comte n'était pas beaucoup plus instruit, il continua : — J'ai soupé, la nuit dernière, avec votre frère le Père Procureur du Saint-Bernard ; il vous informera probablement des raisons qui m'ont fait entreprendre ce voyage dans une aussi mauvaise saison ; malheureusement, mon voyage ne m'a servi de rien. Si vous me le permettez, je vais vous instruire de ce qui m'intéresse, dans l'espoir que vous voudrez bien me donner quelques conseils. — Ai-je donc quelqu'intérêt dans ce que vous allez me raconter ? — Je ne peux vous l'assurer, vous en jugerez

gerez mieux quand vous m'aurez écouté. Alors, il lui conta tout ce que le lecteur sait déjà et que le Curé savait tout aussi bien que lui; cependant, celui-ci l'écouta avec attention, après quoi il lui dit : — Je suis fâché que votre voyage en Suisse n'ait pas mieux répondu à vos desirs; j'espère que la manière dont vous traitiez les jeunes Dames n'est pas ce qui les a engagées à une démarche aussi inconsidérées. Les pères et les tuteurs ont sûrement beaucoup d'autorité; mais je crois qu'en général, il est plus de leur intérêt d'être aimés que d'être craints. — Je ne peux que m'accuser d'avoir laissé trop de liberté à ces folles-là; mais, je vous prie, qui a quitté votre maison, il y a trois jours, avec un ca-

briolet à deux chevaux, ou plutôt, quel est le jeune homme que j'ai rencontré hier au soir dans la montagne ?

Le Curé jetta à l'impérieux Lord un regard qui exprimait si bien le mépris qu'il avait pour lui, qu'il sentît qu'il avait fait une sottise; il aurait bien voulu n'avoir pas fait l'impertinente question qu'il jugea bien devoir rester sans réponse, et il ne se trompait pas; car, le vieillard lui dit en se levant : — Je ne suis point accoutumé à un pareil traitement de quelqu'un que je ne connais seulement pas. Je vous souhaite le bon jour, Monsieur, en même tems il sortit en laissant la porte ouverte.

Il ne pouvait plus rester, il s'en alla donc en murmurant :—Le vieil

imbécille ! Il retourna promptement à son auberge où il demanda sur-le-champ ses chevaux, sans repondre aux questions de son fils et de l'aubergiste au sujet de la visite au Curé. Il paya sa dépense et partit furieux, il ne pouvait dissimuler son humeur. On peut deviner qu'il prit le grand chemin. Après avoir fait quelques milles sans dire un mot, il commença à se calmer, et il voulut bien dire à son fils qu'il était plus que jamais convaincu que le jeune homme, qu'il avait toujours soupçonné d'être l'auteur de l'évasion des *filles*, était le neveu du Curé. Il entra dans quelques détails sur sa conversation avec lui, parla de sa morale au sujet de ces ingrates coquines ; ce qui lui prouvait assez qu'il en sa-

vait plus que la prudence ne lui permettait d'en avouer ; qu'il ne pouvait deviner ce qu'elles avaient pu dire pour s'excuser ; mais qu'il saurait percer ce mystère, coûte qui coûte ; et, pour commencer, il se remit à questionner de nouveau l'aubergiste de Rex, mais cela ne l'avança pas davantage. Cet homme n'avait plus des dispositions aussi complaisantes, il refusa même de lui dire qui était celui à qui il avait donné le titre de Monseigneur ; et il le pria, si il en était si curieux, d'aller le demander lui-même au château de Watteville, sans le tourmenter par des questions auxquelles il n'était pas dans l'intention de répondre.

Le Comte fut donc obligé de retournner à Ornen où il eut la

consolation de passer sa mauvaise humeur sur sa femme, dont le manque de prévoyance avait donné aux *filles* le moyen de s'échapper. Cependant, il fallait que quelqu'un les eût aidées, et il ne soupçonnait personne autant que le jeune Officier qui, suivant le dire de son guide, devait avoir un pacte avec le diable pour leur avoir échappé dans les régions inaccessibles où ils l'avaient rencontrés. Le Curé et le Procureur étaient probablement dans le secret; et, quoiqu'il ne présumât pas qu'elles fûssent cachées dans l'Abbaye, il ne doutait pas que l'un et l'autre n'eûssent pu lui en donner des nouvelles; mais il ne savait pas comment les y forcer, et, ni sa femme, ni son fils ne pûrent lui en indi-

quer les moyens. Ils ne faisaient que répéter ses Jérémiades; enfin, ennuyé de toutes ces répétitions, il leur enjoignit de se taire, en ajoutant que, si Deterville avait eu le moindre courage, il les aurait poursuivies jusqu'au bout du monde plutôt que de retourner sans elles. Il ne pouvait cependant le faire sans la permission du Comte qui ne la lui aurait pas donnée et qui ne lui laissait pas assez d'argent pour former de grandes entreprises. Avouons aussi qu'il n'avait nulle propension à faire le Chevalier errant pour une femme dont la fortune était le seul attrait à ses yeux.

CHAPITRE VII.

Le Comte passa trois jours à rêver aux moyens de découvrir quel était ce jeune officier; enfin, il prit le parti de faire encore une visite au château de Watteville, qu'il résolut de ne pas quitter sans avoir revu le Baron dont il ignorait la mort. Il voulait lui conter tous les détails de son aventure, le prier de lui faire connaître ce jeune homme qui l'avait dernièrement fait chasser du château. Si le Baron était un homme d'honneur, il ne pouvait le refuser; si, cependant, il le faisait, il s'adresserait alors à Messieurs de Berne qui, sûrement, soutiendraient sa demande. Il avait

d'abord résolu de partir seul ; mais, en y réfléchissant davantage, il préféra d'emmener Deterville et S. André, dans l'espoir que ce dernier pourrait en apprendre autant des domestiques que lui-même du Baron.

Ils arrivèrent bientôt à l'antique manoir ; mais ils entraient à peine dans l'avenue, qu'ils apperçurent une grande foule qui se rassemblait dans la cour ; un moment après, une procession solemnelle sortit de la grande entrée, et, à leur étonnement toujours croissant, ils reconnurent que c'était un convoi.

Alors, le Comte déconcerté s'écria : — Mille diables, le vieux coquin est mort ! Je me souviens qu'à mon dernier voyage, les do-

mestiques m'ont dit qu'il n'avait pas une heure à vivre ; cependant, puisque nous sommes ici, descendons de cheval et tâchons de savoir quelque chose.

Ils en descendirent donc, et S. André conduisit les chevaux hors du chemin pour ne pas embarrasser la cérémonie. Le Comte s'avança jusqu'au château et demanda à la première personne un peu bien mise, qui on allait enterrer ? — Le Baron de Watteville, Monsieur. — Je vous prie, quel est celui qui hérite de lui ? — Son gendre. — Est-il maintenant ici ? — Je le crois. — Demeurait-il ici auparavant ? — Non, Monsieur : mais il y venait souvent depuis quelque tems. — Où était donc sa résidence ? — En Allemagne, Mon-

sieur, ou dans une belle terre près de Berne que le Baron avait donnée à sa fille, ou qu'elle a achetée, je ne puis assurer lequel.

Le Lord espérait en apprendre davantage ; mais la foule, en avançant, les sépara ; et il n'eut plus autre chose à faire que de regarder la mélancolique procession à mesure qu'elle sortait des portes.

Le jeune homme qu'ils cherchaient n'en faisait pas partie ; mais ils reconnurent le vieux domestique qu'ils avaient pris pour l'aubergiste lorsqu'ils y avaient couché. Ils attendirent que le convoi fût entièrement passé, après quoi le Comte demanda si le nouveau Baron de Watteville était à présent au château, ce qu'on lui confirma. — Croyez-vous que je

puisse le voir ? — Non pas d'ici à quinze jours. — Le neveu du Curé de Martigny est-il ici ? — Il était à la procession. — Je ne l'y ai pas remarqué ; il est intimement lié avec le Baron actuel? — Je ne peux vous le dire, je sais seulement qu'il était à la mort du vieux Baron. — Je vous prie quel âge a votre nouveau maître ? — Je ne le lui ai jamais demandé ; mais, croyez-vous que je n'aie rien à faire que de répondre à vos questions ? Entrez-vous, ou sortez-vous ? — Puisque nous ne pouvons rendre nos devoirs à votre maître aujourd'hui, nous prendrons une occasion plus favorable.

Après leur retraite, cet homme ferma les portes et courut rejoin-

dre le convoi. Le Comte remarqua que tout semblait se combiner pour le tourmenter.

Deterville, qui avait examiné avec attention tous ceux qui suivaient le cercueil, assura que, si le neveu du Curé en faisait partie, il n'était pas celui qu'ils soupçonnaient. — A la bonne heure, je voudrais seulement que la décence nous permît de demander à voir le nouveau Baron, je ne doute pas qu'il ne nous donne toutes les informations dont nous aurons besoin ; enfin, il faut encore prendre patience. Je suis toujours bien aise d'avoir retrouvé notre aubergiste supposé ; en le dénonçant à son maître, nous percerons sûrement ce mystère.

Avec cet espoir, ils retournèrent

encore une fois à Ornen. Une ennuyeuse semaine s'était presqu'écoulée, quand l'humeur hautaine du Lord fût dérangée par un exprès qui lui apportait d'Angleterre des nouvelles d'une nature fort peu satisfaisante. Il était à table lorsqu'il reçut le malheureux paquet. Après l'avoir examiné, il parut hors de lui; pendant plus d'une demi-heure, il se promena dans la chambre en jurant, avant que la Comtesse ou son fils osâssent s'informer de la cause de son humeur. A la fin, Myladi eut le courage de lui demander si les *filles* étaient arrivées en Angleterre, et qui avait pu être assez adroit pour leur dérober leur fuite ?

De quoi diable parlez-vous, reprit le Comte ? Il s'agit bien ici

des *filles* ; il faut partir sur-le-champ pour l'Angleterre , ou..... Il s'arrêta un moment, puis il ajouta : — J'espérais, en quittant mon pays, éviter cette maudite affaire ; quelque démon envieux semble prendre plaisir à déconcerter tous mes projets.

— La saison n'est pas agréable pour voyager, répondit la Comtesse : mais il n'y faut pas penser, si des affaires importantes vous rappellent. En elle-même, elle se réjouissait de retourner à Londres, lorsque le Comte reprit avec la même humeur. — Je ne prétends pas mettre votre courage à l'épreuve, car je compte partir seul. Derville restera aussi pour continuer les recherches de nos *fuyardes*, ou, au moins, pour décou-

vrir quel est ce jeune homme que je soupçonne toujours d'être leur complice. D'ailleurs, si elles ont à m'écrire, c'est sûrement ici qu'elles adresseront leurs lettres, et il serait de la plus haute imprudence à nous de quitter tous le château. — Mais, S. André ne pourrait-il pas nous suppléer, dit la Comtesse mécontente ? — Non certainemeut, d'ailleurs, mon projet est de l'emmener. Je reviendrai peut-être sur-le-champ, ou, peut-être, aurai-je besoin de quelque tems pour arranger l'affaire qui m'appelle ; cela dépendra des circonstances. En tout cas, je vous manderai si vous devez rester ici ou me rejoindre à Londres ; mais souvenez-vous que, jusqu'à ce que vous ayiez entendu parler de moi,

je ne veux pas que vous écriviez à personne en Angleterre. Par la suite, je vous en expliquerai la raison. Il me suffit à présent de vous dire que je veux être obéi. Êtes-vous étonnés que je ne veuille pas mettre toutes mes connaissances dans mon secret ? Il n'est pas nécessaire de les instruire que je peux perdre mon titre ainsi que de la folie de ces jeunes filles ; je compte donc sur une exacte obéissance.

La mère et le fils promirent, de fort mauvais grace, de se conformer à ses desirs. Quoique personne n'eût conservé grand appétit, on continua de dîner, après quoi le Comte donna à S. André l'ordre de se préparer à partir; mais, après une plus mûre réflexion, il préféra

de le laisser pour surveiller sa femme et son fils, et de partir seul, dans la crainte que celui qu'il emmènerait, ne pût écrire à Ornen la nature de l'affaire qui le forçait à s'éloigner. Enfin, il se mit à soupçonner tout le monde d'être d'accord pour le tromper.

Il partit donc le lendemain matin au point du jour, en demandant à son fils de cesser toute espèce de poursuites pour découvrir les jeunes filles et même le jeune homme, jusqu'à ce qu'il eût donné de ses nouvelles. Deterville ne demandait pas mieux, il n'avait même jamais compté s'en tourmenter davantage. Ni lui, ni sa mère n'étaient fort contens de passer leur hyver tête

à-tête à Ornen ; mais le départ du Comte leur laissant plus de liberté, loin de le regretter, tout le monde se réjouit de son absence.

CHAPITRE VIII.

TANCRÈDE, auprès duquel nous croyons devoir maintenant retourner, se divertit beaucoup du compte que son ami le Procureur lui rendit de l'entrevue qu'il avait eue avec le Comte. Par son avis et celui de l'Abbé, il se décida à rester quelques jours au couvent pour ne pas rencontrer encore ceux qui mettaient tant de soins à le connaître. A son retour chez son ami le Curé, il évita de passer par le village et, autant qu'il pût, de suivre la route ordinaire. Il apprit le dernier et malheureux effort du Comte pour découvrir qui il était. Il retourna de-là, le plus vîte possible à Wat-

teville où on venait de rendre les derniers devoirs à l'ancien propriétaire. Il y sut bientôt le dessein du Comte de Clarancourt de rendre visite à son successeur ; mais, ayant eu l'occasion de voir le Baron de Dervat avant de retourner au S.-Bernard, il apprit le départ du Lord pour l'Angleterre dont il instruisit ses belles compagnes aussitôt qu'il les eût rejointes.

Elles présumèrent qu'il était allé les y chercher. Tancrède savait bien que son retour en Angleterre avait la même cause qui la lui avait fait quitter, mais il feignit d'être de leur avis ; et, malgré le sauvage de leur habitation, un mois s'écoula qui parut à peine un jour à Idamia, quand le bon Curé fit passer à notre héros un paquet

qu'il n'attendait pas avant le printemps, et qui le forçait de partir.

Après en avoir pris lecture, il dit d'un ton gai à son épouse qu'il allait suivre l'exemple du Lord Clarancourt. — Certainement, s'écria-t-elle, vous ne comptez pas aller en Angleterre ? — C'est précisément, ma chère enfant, à quoi je suis forcé par des affaires qui ne permettent pas de délai. Je desire tant finir ce pourquoi on m'appelle, que je ne me pardonnerais pas de le retarder un moment par ma faute. — Le Comte de Clarancourt est-il intéressé dans ce qui vous fait partir, mon cher Tancrède ? — Souvenez-vous, ma belle Idamia, que vous m'avez promis de suspendre votre curiosité, jusqu'à ce qu'il me soit per-

mis de vous faire connaître ce que je vous cache tant contre mon gré? — Pardon, mon cher Tancrède, reprit-elle les yeux gros de larmes: ne croyez pas que ce soit indiscrète curiosité, cela m'est échappé; mais puis-je espérer que nous vous suivrons? — Je desirerais, ma chère amie, ne pas vous quitter un seul instant. Si votre retraite vous déplaisait, je vous conduirais sûrement en Angleterre; mais, réfléchissez combien la saison est mauvaise et que je n'ai pas un moment à perdre. Si le Comte de Clarancourt est intéressé dans cette affaire, vous savez qu'il a beaucoup d'avance sur moi; mais je dois mettre un peu plus de tems à résoudre ce qui pourra le mieux convenir. — Je n'ai, je

vous assure, d'autre motif pour desirer de quitter ce lieu, que sa distance de l'Angleterre; comptez-vous y rester long-tems ? — Cela dépendra des circonstances, mon amie; mais laissons ce sujet pour le moment. Avant de prendre aucune décision, je dois consulter un de nos meilleurs amis qui doit venir nous joindre avec le Baron de Dervat, et à qui je serai fier de vous présenter. Puis-je espérer, comme personne ne peut avoir nos intérêts plus à cœur que celui dont je veux parler, que vous vous en rapporterez à son avis ? — J'espère donc qu'il ne me laissera pas en arrière; cependant, si vous le desiriez.....

Ses pleurs l'empêchèrent de continuer. Tancrède, aussi triste lui-

même, dit tout ce qu'il croyait pouvoir la consoler. Il promit même de l'emmener plutôt que de lui cacher la peine qu'il prévoyait devoir lui faire éprouver, en s'opposant à son desir.

Elmire seconda la demande de son amie; elle assura que la fatigue du voyage, quelle qu'elle pût être, ne serait pas à comparer à l'inquiétude qu'elles souffriraient en son absence; que, tant qu'elles seraient à portée de sa protection, elles se croiraient en sûreté; que loin de lui, elles seraient tourmentées de mille peurs chimériques, sans compter le risque de mourir d'ennui.

Tancrède convint de tout et promit de faire son possible pour y décider son ami. Les Dames attendirent

tendirent donc le lendemain avec grande impatience. Suivant leur attente, on vint avertir leur protecteur que deux Messieurs l'attendaient dans la chambre de l'Abbé.

Jamais Elmire et Idamia n'avaient éprouvé plus de curiosité. Elles y auraient même succombé, si l'appartement de l'Abbé n'eût été situé de manière à leur ôter les moyens de la satisfaire. Elles furent donc obligées de se résigner et d'attendre trois heures, après lesquelles Tancrède leur présenta le Prince de Zulenstein et le Baron de Dervat. Les Dames connaissaient déjà le dernier. Le premier qui avait l'air un peu plus âgé, conservait encore une fort belle figure, bientôt elles l'aimèrent. Ses attentions furent plus marquées pour Idamia

qu'il nomma sur-le-champ sa chère fille. --Depuis long-tems, lui dit-il, je regarde votre mari comme mon fils ; je me dédommage, par-là, de m'être engagé de bonne heure dans l'Ordre Teutonique qui nous défend le mariage. Enfin, ne voulant pas les tenir en suspens, il ajouta: — Mon fils est dans la nécessité fâcheuse de partir demain au point du jour avec moi pour l'Angleterre ; mais, comme il desire aussi peu de laisser loin de lui la partie de lui-même qu'il estime le plus, qu'elle ne desire elle-même s'en séparer, nous avons décidé dans notre conseil privé auquel j'espère, Mesdames, nous pourrons bientôt vous admettre, que vous nous suivrez sous la conduite et sous l'escorte du Baron de Dervat. Il re-

viendra ici à cet effet dans deux jours environ , ayant besoin de ce tems pour faire les préparatifs d'un pareil voyage. Je m'occuperai avec votre mari , mon aimable Idamia, de vous chercher une maison pour vous recevoir , et je vous promets en son nom que vous trouverez une lettre de lui dans toutes les grandes villes où vous passerez. Mon arrangement vous convient-il?

Idamia aurait sûrement préféré d'accompagner Tancrède , elle n'aurait pas craint la fatigue ; mais elle n'avait aucune objection à faire à un plan aussi raisonnable. Elle exprima donc plus de contentement qu'elle n'en avait réellement, et fit ses efforts pour se résigner à une séparation qui la remplissait de terreur.

La soirée ne fut pas gaie, et la nuit, Idamia ne put dormir ; cependant, elle fit son possible pour dissimuler son chagrin à Tancrède, dans la crainte qu'il ne le trouvât déraisonnable, puisqu'à moins de nouveaux évènemens, ils devaient se rejoindre avant un mois.

Le moment de la séparation fut pénible ; chacun s'efforça cependant d'étouffer sa douleur pour ne pas augmenter celle de l'objet aimé. Le Baron de Dervat déjeûna avec eux, et, pour soutenir leur courage, il ne leur parla que du moment de se revoir.

Les deux jours suivans parurent bien longs. Idamia ne rêvait que malheurs, et Elmire interprétait ses songes de la manière la plus sinistre. Enfin, le Baron de Dervat

vint les reprendre ; elles prirent congé du bon Abbé et du Procureur qui leur fut alors présenté. Ils les bénirent toutes deux, et les voyageurs s'acheminèrent vers la maison du Curé, suivis de leurs domestiques Suisses et de deux guides que le Baron de Dervat avait amenés pour porter leur bagage.

Quelque rigoureuse que fût la saison, Idamia avait trop le desir de revoir Tancrède pour se plaindre ni du froid ni de la fatigue. Le Baron avait pris toutes les précautions pour les en préserver. Deux mules les attendaient sous l'escorte du neveu du Curé qui se chargea de conduire celle que montait Elmire, tandis que le Baron de Dervat dirigeait celle d'Idamia,

avec le même soin qu'il aurait pris de son enfant. Je n'ai pas besoin de dire s'ils furent bien reçus du vénérable Curé et quelle fut sa joie de les revoir. Il présenta sur-le-champ à Idamia une petite lettre de Tancrède ; elle lui fit oublier sa fatigue, et elle consentit, malgré son impatience d'arriver à Londres, à suivre le conseil du Baron de Dervat de consacrer le lendemain au repos, ce que son mari lui demandait dans sa lettre. Le tems et les chemins secondèrent mal la vivacité de ses desirs, et le Baron ne permettait pas de voyager la nuit. Cependant, comme elle trouvait, en effet, une lettre de Tancrède dans chaque grande ville, elle supporta son voyage avec assez de patience ; en réflé-

chissant que, vu la rapidité de sa course, il avait dû prendre sur son sommeil les momens qu'il lui avait consacrés.

Ils s'embarquèrent à Ostende et arrivèrent sans accident à Douvres la première semaine de février. Ils trouvèrent plusieurs lettres de Tancréde; il leur donnait l'adresse de la maison qu'il leur destinait et où il avait espéré les attendre; mais il avait été obligé de partir pour le Devonshire pour une affaire qui pourrait le retenir, à ce qu'il craignait, une semaine ou deux. Il demandait à Idamia de croire qu'il ferait tous ses efforts pour hâter le moment de leur réunion, et lui promettait de lui donner tous les jours de ses nouvelles.

Idamia devait trop au Baron

pour lui témoigner toute la peine que lui causa cette lettre. Enfin, elle se consola en pensant qu'une fois réunis, ils ne seraient plus obligés de se séparer. Elle s'efforça donc de se soumettre avec courage à ce qui était inévitable.

Ils ne jugèrent pas prudent de s'arrêter à Douvres, ils prirent la route de Londres et s'arrêtèrent à Brompton où ils trouvèrent une maison petite, mais élégamment meublée, des domestiques qui les attendaient et tout ce qu'ils pouvaient desirer pour leur plus grande commodité. Idamia parut très-contente de la maison, quoiqu'elle convînt qu'elle eût préféré la chaumière du Curé de Martigny, si Tancrède l'avait habitée. Cependant, les soins qu'il avait pris

pour elle et que tout ce qui l'environnait lui retraçait, lui faisaient supporter plus patiemment son absence.

Quand la prudence leur aurait permis de sortir, la saison n'y était pas favorable. Le Baron cherchait à leur procurer tous les amusemens que pouvait permettre leur état sédentaire. Un cabinet de lecture voisin leur fournissait les livres qu'elles pouvàient desirer. Ilamia pressait Elmire de commencer son roman, en l'assurant du succès. Elmire qui n'avait pàs autant de confiance en ses talens, voulait, avant de se mettre à l'ouvrage, connaître la fin de l'histoire de Tancrède, disant qu'il était facile de commencer un pareil ouvrage, mais que la difficulté était de le finir avec un pareil succès.

Le Baron soutint la plaisanterie et s'offrit pour corriger les épreuves. Il cherchait ainsi à ranimer le courage d'Idamia toujours prêt à lui manquer, quoiqu'elle reçût exactement des nouvelles de Tancrède sous le couvert du Baron ; mais, comme il ne fixait point encore le moment de son retour, son impatience augmentait tous les jours. Huit jours s'écoulèrent, à la fin desquels elle attendait son mari à chaque instant. Elmire prétendait toujours qu'il voudrait la surprendre par son retour. Nous saurons dans le chapitre suivant si sa conjecture était juste.

CHAPITRE IX.

Le neuvième jour depuis leur arrivée était prêt à finir, le Baron de Dervat était sorti ; elles épuisaient leurs conjectures sur Tancrède, quand elles entendirent une voiture s'arrêter à la porte. Un coup qui suivit leur fit présumer que leur compagnon rentrait plutôt qu'elles ne l'avaient compté pour leur donner enfin l'heureuse nouvelle du retour de Tancrède ; c'était peut-être lui-même qui avait voulu descendre chez elles en arrivant.

Leurs yeux étaient fixés sur la porte, lorsqu'en s'ouvrant, elle leur laissa voir madame Dupré leur

ancienne gouvernante. Les jeunes personnes charmées, car elles l'aimaient véritablement, coururent à elle. Elle affecta la même joie, versa des larmes en embrassant ses chers enfans. Dès qu'elle eût repris un peu de calme, elle dit à Idamia en lui prenant la main : -- Venez, ma bonne amie, la voiture vous attend. -- Mais, ma chère madame Dupré, d'où venez-vous ? Où voulez-vous nous conduire ? -- Auprès de votre ami. -- Vous l'avez donc vu, s'écria l'imprévoyante Idamia, en l'embrassant de nouveau ? Je lui avais bien dit qu'il vous trouverait, s'il en avait envie. -- Je connais, depuis long-tems, la bonté du cœur de ma chère enfant ; mais, dépêchons-nous, puisque vous m'avez devinée. Venez

comme vous êtes, et vous aussi, ma chère Elmire, car je sais que vous ne voudriez pas vous quitter, quoique vous n'ayiez pas l'air de me voir avec autant de plaisir que ma petite Idamia. Je crois que vous ne m'avez jamais tant aimée qu'elle. — Croyez, madame Dupré, que je vous ai toujours regardé comme une mère.

Alors, elles se hâtèrent vers la voiture qui les attendait. Le marche-pied était baissé; aussi-tôt qu'elles furent montées, la portière fut refermée, et elles partirent avec toute la vîtesse possible. Elles marchaient depuis quelque tems, lorsqu'Idamia demanda à sa gouvernante si elles allaient bien loin. Le bruit des roues empêcha madame Dupré de l'entendre; mais

elle lui promit de répondre à toutes ses questions, si elle voulait avoir un peu de patience. Environ dix minutes après qui parurent dix heures à l'impatiente Idamia, les roues commencèrent à rouler sur le pavé, et le grand nombre de lumières la fit s'écrier : — Graces à Dieu, nous voilà à Londres !

Elmire remarqua qu'elle ne croyait pas en être si loin ; elle demanda à madame Dupré si elles étaient bien dans le chemin, car elle ne se rappellait pas d'avoir passé la barrière d'Hyde-Park Corner. Comme on était sur le pavé, la gouvernante entendit encore moins ce qu'on lui disait ; une grosse fluxion qui n'était pas encore finie, la rendait presque sourde.

Au bout de quelques minutes, à

leur grand étonnement, elles quittèrent le pavé et ne virent plus de lumières que de loin en loin et toutes du même côté. La nuit était extrêmement noire ; elles firent donc tous leurs efforts pour crier à leur gouvernante : — Où allons-nous ? ne sommes-nous pas dans la campagne ? — Nous prenons cette route, parce qu'elle est plus courte; je ne connais pas de filles plus impatientes que vous. Leur trouble les avait empêchées jusque-là de remarquer que leur voiture était une chaise ; elles s'en apperçurent alors, et Idamia reconnut, à la faible lueur des lanternes, qu'elles étaient dans la chaise qui les avait amenées de Wirksworth, elle se rappellait la garniture. Madame Dupré ne fit aucune réponse, et,

quoique les chevaux allâssent beaucoup plus lentement et qu'ils ne fussent plus sur le pavé, sa surdité paraissait augmenter. Se trouver dans la voiture du lord Clarancourt surprenait Idamia ; un peu de réflexion lui rappella que Madame Dupré n'était pas si sourde quand elle était arrivée. Son cœur commença alors à battre, elle n'osait exprimer ses craintes ; elle en fit cependant part à Elmire en italien, ayant pris toutes deux des leçons de cette langue pendant leur séjour au Saint-Bernard. Tandis qu'elles se communiquaient leurs craintes, madame Dupré regardait avec soin du côté droit, et elles se trouvèrent arrêtées près d'une autre chaise de poste. Les portières des deux voi-

tures furent ouvertes aussi-tôt, et un homme qui les attendait dans l'autre voiture, cria: — Est-ce vous madame Dupré ! — Oui, c'est moi, graces à Dieu. . . . Elmire, montez dans cette voiture, donnez-lui la main, M. Smart. Comme il fait noir ! vous auriez dû allumer les lanternes. Allons, mon enfant, pourquoi tremblez-vous ? Vous étiez assez leste autrefois. — Donnez-moi votre main, Madame, cria l'étranger, vous pouvez enjamber facilement.

Les jeunes personnes, malgré leur frayeur, refusèrent absolument de se séparer; elles demandèrent où on les conduisait et quel était cet étranger si déplaisant ? — Grand Dieu ! quels lutins, dit madame Dupré : ne croiroit-on

pas qu'on va les égorger ? Nous suivons tous la même route, M. Smart est venu pour nous défendre des voleurs. Le chemin où nous allons entrer est solitaire et fort raboteux, trois personnes seraient mal dans cette petite voiture. Elmire ne refusera sûrement pas de faire quelques milles avec mon meilleur ami.

Madame Dupré était entre ses deux pupilles dont les mains s'étaient jointes ; et Idamia lui dit que, puisqu'elle connaissait si bien M. Smart, il valait mieux qu'elle montât elle-même dans sa voiture, qu'elles iraient fort bien toutes seules.

Voyant que ses prières ne servaient à rien, la vieille femme employa la force pour les séparer.

— Une belle chienne de besogne vraîment ! Croyez-vous que j'aie de mauvais desseins sur vous? Vous savez que je n'aime point à être contredite, je ne changerai donc rien à ma résolution. M. Smart parut fort étonné de la résistance des jeunes Dames, et le domestique qui leur avait fermé la portière à Brompton, témoigna la même surprise.

Ces malheureuses personnes se repentirent alors, mais trop tard, de leur crédulité. Malgré leurs prières et leur résistance, Elmire fut forcée d'entrer dans l'autre voiture ; ses cris furent étouffés sur-le-champ, le domestique ferma la portière et elle partit aussi-tôt. Cependant, Idamia luttait contre madame Dupré, en déclarant qu'elle

voulait suivre son amie. La vieille femme qui avait besoin de toute sa force pour la retenir, ordonna au domestique de fermer leur portière et au postillon de continuer sa route, en assurant sa pupille qu'on ne lui ferait point de mal. Le domestique, après avoir un peu laissé gagner l'autre voiture, se plaça sur un petit siège qui était sur le devant, et le postillon partit aussi vîte que pouvaient le faire deux très-bons chevaux.

En voyant son amie prendre un chemin contraire, Idamia ne douta plus de la trahison de celle à qui, une heure avant, elle aurait confié ses plus secrètes pensées, et de qui elle soupçonnait avoir le moins à craindre. Sa terreur fut

alors égale à son précédent aveuglement. Quel moyen employer auprès de la malheureuse au pouvoir de qui elle s'était si imprudemment remise ! Cet homme sur le devant était sûrement là pour lui prêter main-forte. Elle prit son parti de dissimuler, quelqu'horreur qu'elle eût pour celle qu'elle regardait, il y a si peu de tems, comme sa meilleure amie ; cependant, elle essaya de lui faire quelques questions.

Au nom de Dieu, Dupré, que veut dire tout ceci ? où allons-nous ? qui vous a envoyé nous chercher ? — Ceux qui seuls ont le droit de diriger vos actions et qui ont plus soin de votre réputation que vous ne méritez. Fi, avez-vous oublié sitôt les principes de

vertu que je vous ai inculqué ? Je me flatte que si je vous avois suivie dans votre voyage, vous n'eussiez pas si aisément trompé ma vigilance; mais ce qui est fait est fait, il faut réparer le mal, si on peut. Il est tems de mettre un terme à vos sottises. — Je ne vous comprends pas, dit Idamia, dont ce torrent d'injure avait ranimé le courage : croyez-moi, ceux qui vous employent pourront bientôt avoir à se repentir, ainsi que vous... Elle s'arrêta de peur d'en trop dire, et la vieille répondit en affectant de rire : — Croyez-moi, repentez-vous vous-mêmes, si vous ne l'avez pas encore fait. — Je me repens certainement de m'être laissé si aisément tromper ; je ne supposais pas que quelques mois

eussent pu vous changer autant.

— Je peux vous dire la même chose, Milady. J'ai bien voulu, par intérêt pour vous, vous soustraire à votre séducteur. Je vous aurais pardonné un jeune homme, mais s'enfuir avec un vieux coquin qui serait votre grand père, c'est de trop mauvais goût. Au surplus, ce sera votre faute si nous cessons d'être bons amis.

Ainsi, dit en elle-même Idamia, elle prend le Baron de Dervat pour mon amant. Cette ridicule idée l'aurait fait rire dans un autre moment; mais, comme cette erreur l'éloignait de ce qu'elle avait le plus intérêt de cacher, elle résolut de la lui laisser. Quoique bien déterminée à se déclarer mariée, elle ne voulait pas leur faire

connaître l'objet de son choix. Elle ne doutait pas des soins du Baron et de son cher Tancrède pour la retrouver ; mais elle réfléchissait tristement sur la facilité de corrompre des gens qui n'étaient pas méchants par eux-mêmes. Madame Dupré avait naturellement un bon cœur, et une récompense, modique peut-être, l'avait engagée à livrer deux jeunes filles qu'elle avait aimées. Malheureux effet de la pauvreté !

Enfin, desirant toujours en savoir davantage, elle continua : —Mais comment, Madame, avez vous pu me trouver ? — Votre tuteur vous l'apprendra. Vous vous croyez bien en sûreté, je ris de la facilité avec laquelle vous m'avez suivie, quoique je ne sache pas de quelle

quelle part vous avez supposé que je venais. Vous voyez qu'il ne vous a pas été fort utile de frêter un paquebot pour vous seules. Je suis assez au fait, malgré le tems qu'il y a que nous sommes séparées. —Je ne dispute pas votre sagacité, je ne serais pas même étonnée si vous me disiez que vous employez la magie; je crois votre conscience fort large, au Comte et à vous. Cependant, votre esprit familier pourrait se jouer de vous, et vous feriez bien de songer au compte qu'on vous demandera peut-être bientôt de deux jeunes filles que vous faisiez n'aguère profession d'aimer. Qu'est devenue, je vous prie, Elmire Dudley ? Son père craint-il qu'elle ne lui fasse rendre compte de sa fortune qu'il retient

injustement ? Vous est-il permis de me le dire ? — Oui Miss, et sans avoir recours aux esprits familiers. Vous allez dans des lieux différens afin que vous n'ayez plus la même facilité de concerter de nouveaux complots ; êtes-vous satisfaite ? —Pas plus que de votre conduite. Mettez la main sur votre conscience, Madame Dupré, croyez-vous que feue Lady Clarancourt vous remerciât de remettre sa fille au pouvoir d'un père tyrannique ? Souvenez-vous de ce que vous nous avez dit du Comte ; l'or vous l'a-t-il fait oublier ? —Milord m'a prouvé, Miss Forester, que je ne lui rendais pas justice, et, qu'il avait vos intérêts à cœur plus que je ne le croyais. Je veux donc réparer mon erreur, et vous devriez vous

repentir de l'avoir obligé aux mesures qu'il prend pour sauver votre réputation ; car je pense qu'il respecte tant la mémoire de votre père, qu'il consentirait encore à vous laisser épouser Lord Deterville qui vous adore et qui est presque fou de votre perte. Je crois que Milord vous prouve assez par-là à quel point il vous aime. — C'est probablement ce que vous direz pour votre défense, Dupré : mais vous avez, peut-être, mal calculé pour vos intérêts ; car j'avais le dessein, en venant en Angleterre, de vous attacher à ma personne. — Réellement, Miss Forester ? Je m'étonne de votre assurance. Croyez-vous que j'eusse voulu être votre complice ? Dieu me donne patience, je n'ai pas en-

core perdu ma réputation. Songez seulement, si vous m'en croyez, à trouver des excuses auprès du Lord Clarancourt. — Vous ne m'entendez pas, ma chère : je parlais de la bonne madame Dupré que j'avais laissée à Wirksworth, et non du vil agent du Comte. Mais voulez-vous bien me dire où vous me conduisez, et ce que Milord veut faire de moi et de sa fille ? — Quand vous l'avez quitté, vous ne l'avez pas instruit de vos projets, permettez qu'il en fasse autant. — Votre prudence est remarquable autant que votre fidélité ; mais, craignez d'avoir à vous repentir du rôle infâme que vous jouez. — Le Comte saura bien me garantir de votre colère. — Il pourrait bien lui suffire de répondre

pour lui - même ; et Idamia se tut en appercevant qu'ils entraient dans une ville. Elle eut l'idée d'appeller au secours ; mais, comme si le postillon l'eût devinée, il poussa ses chevaux avec tant de vîtesse, que le bruit de la voiture sur le pavé ne lui laissait pas l'espoir de se faire entendre. Ils furent bientôt hors de la ville ; cependant sa compagne lui avait parue fort inquiète, et cela ranima son courage. Elle regrettait en silence d'avoir voulu suivre son mari en Angleterre contre sa volonté; elle rêvait aux moyens d'instruire le Baron de Dervat de sa position, lorsque, la voyant tranquille, madame Dupré lui demanda si elle ne craignait pas les voleurs ? — Plût à Dieu que nous fûssions ar-

rêtées ! Je me confierais aux plus grands coquins pour échapper aux complots que vous formez contre moi. — Dieu vous pardonne, Miss Forester, je ne vous croyais pas si dépravée ; vous leur conseilleriez, je crois, de m'assassiner. — Oh ! mon Dieu non : vous êtes trop peu en état de mourir, et je desire que vous ayez le tems de vous y mieux préparer.

Ils traversèrent encore une petite ville ; mais il était déjà trop tard pour espérer d'y rencontrer personne, elle se résigna donc. Ils arrivèrent alors à une grande commune où ils trouvèrent un relai. Elle chercha à entendre ce qu'on disait en changeant les chevaux, mais elle ne put encore en venir à bout. Elle en eut peu de

regrets, n'ayant pas l'espoir de mettre les postillons dans ses intérêts. Madame Dupré parut fort inquiète en traversant cette commune qui s'étendait fort loin, après quoi elle s'écria : — Graces à Dieu, nous avons passé sans accident un des lieux les plus dangereux de l'Angleterre. — Comment le nomme-t-on ? — C'est ..... mais je devine votre intention, les vieux oiseaux ne se prennent point à la pipée. — Je suis toujours bien aise de voir, Dupré, que vous priez Dieu quand vous vous croyez en danger. Ne commencez-vous pas à ressentir les mauvais effets de votre conduite ? Une mauvaise conscience rend poltrons les gens les plus braves.

Idamia chercha à se rappeller le nom de toutes les Communes qui

entouraient Londres, mais elle ne pouvait deviner celle qu'elle venait de traverser ; et toutes deux étaient tranquilles dans leur coin, quand elle se trouva sur un pont d'où on voyait une grande rivière. — Quelle belle rivière ! je vous prie: comment s'appelle-t-elle ? — La Seine, êtes-vous contente ? — Parfaitement, je vous remercie. C'est la Seine de Londres ; je vois à présent où nous sommes.

Cela n'était pas absolument vrai, mais elle le disait pour tourmenter sa compagne et elle y réussit; car on lui répondit : -- Cela est simple, vous connaissez si bien l'Angleterre ! — Ah ! votre esprit familier ne vous a pas mis dans tous mes secrets.

Cependant, elles entraient dans

une rue étroite, et Idamia aurait bien voulu avoir une carte pour savoir où elle était. Il lui semblait qu'elles avaient marché vers l'ouest. Pendant qu'elle se tourmentait de ces idées, la voiture arrêta à la porte d'une auberge près de la sortie de la ville. Elle entendit sonner minuit à plusieurs horloges, et le silence le plus profond régnait par-tout.

La portière étant ouverte, madame Dupré la pria de descendre, ce qu'elle fit sans aucune remarque; et elle suivit un domestique qui lui montrait le chemin. Madame Dupré marchait exactement après elle. Enfin, on ouvrit la porte d'une salle à manger où elle apperçut le Lord Clarancourt debout, le dos à la cheminée. Quoiqu'Idamia

s'attendît à voir son tuteur, avant de rendre compte au lecteur de leur conversation, nous voulons l'instruire de la manière dont il l'avait retrouvée.

CHAPITRE X.

ON peut supposer que l'affaire qui rappellait Lord Clarancourt en Angleterre était de la plus grande importance, puisque, pour en prévenir la discussion, il avait voulu s'enterrer dans un coin de la Suisse. Il espérait par cette manœuvre engager ses adversaires à s'arranger avec lui, en leur faisant craindre des délais interminables. Mais, à son grand chagrin, il avait éprouvé que son absence ne pouvait le mettre à l'abri; qu'il serait forcé de comparaître au moins par procureur, et qu'il avait affaire à des gens qui avaient au moins autant de crédit que lui;

qu'ils y mettaient un intérêt trop grand pour qu'il pût espérer quelque relâche à leur poursuite. Leurs premières demandes avaient été rejettées, mais elles avaient été suivies d'autres beaucoup plus sérieuses. L'exprès qu'on lui avait envoyé d'Angleterre lui donnait de si mauvaises nouvelles, qu'il crût nécessaire de venir lui-même faire usage de ses dernières ressources pour éviter ce qu'il craignait le plus, d'être déshonoré. Il prit donc le parti de revenir sur-le-champ, en laissant sa famille qu'il desirait tenir dans l'ignorance de cette affaire. Si il devait perdre son procès, son plan était de retourner à Ornen et de ne jamais revenir en Angleterre. Cependant, il espérait encore de pouvoir s'en

tirer, et par le crédit de ses amis, et par l'argent qu'il n'épargnerait pas à cet effet. A tout évènement, il résolut de rester incognitò jusqu'à ce qu'il fût un peu plus instruit de l'état des choses; et, au lieu d'aller voir ses amis, il leur écrivit une lettre circulaire. Par ce moyen, il évitait des questions auxquelles il lui paraissait difficile de répondre. Ses réflexions, pendant la route qu'il avait faite seul, n'avaient point relevé son courage. Je sais qu'un homme d'esprit a dit : qu'une mauvaise conscience pouvait nous donner un avant-goût des souffrances de l'autre monde ; Lord Clarancourt aurait pu peut-être instruire le lecteur de la justesse de cette idée. Quoiqu'il en soit, il fit sur sa route toutes les

questions qui pouvaient le mettre sur les traces de sa fille et de sa pupille ; il n'en put rien apprendre jusqu'à Ostende. A Douvres, on n'en avait point entendu parler ; enfin, il arriva à Londres, et se retira dans un petit logement que son Procureur lui avait retenu près de lui. Là, il composa pour ses anciens amis une apologie ou, comme lui seul arrangeait les faits, il se représentait comme un ange de lumière, persécuté par les esprits de ténèbres. Malheureusement, pendant son absence, son affaire avait éclaté dans le monde et fort peu à son honneur. Il paraissait probable qu'elle ne se terminerait pas avantageusement pour lui. Aussi, le plus grand nombre de ceux à qui il s'adressa ne

lui répondit pas. Les autres lui demandaient de se justifier, les apparences étant entièrement contre lui. Son principal adversaire était un homme du premier rang, d'un honneur intact, ils ne pouvaient qu'attendre la décision d'un pareil procès.

Le Comte maudit de bon cœur tous ces amis qui l'abandonnaient déjà ; cependant, il n'épargna rien pour gagner la faveur des gens de loi ; mais ils étaient déjà prévenus par ses antagonistes. Enfin, il se flattait toujours d'en trouver d'assez habiles pour embrouiller les vérités qui le poursuivaient de par-tout. Depuis six semaines, il était occupé de ce travail ; et, comme il payait fort bien, sans lui donner positivement l'espoir de

réussir, on le flattait de pouvoir le sauver si tout était comme il l'assurait. Mais il ne pouvait parvenir à se tromper lui-même, et il tremblait de l'issue d'un procès qui ne pouvait lui être favorable, s'il y avait encore la moindre justice en Angleterre. Malgré tout son trouble, il avait écrit deux fois à Ornen pour leur dire qu'il n'avait encore aucune nouvelle des jeunes fugitives.

Un matin qu'il repassait dans sa mémoire tous ses malheurs, il revenait du temple, il rencontra tout botté et éperonné, ayant l'air de descendre de cheval, le courier qu'il avait pris à Ostende pour le conduire à Besançon. Cet homme le salua, le Comte le reconnut sur-le-champ et lui dit : — Ah !

Français, y a-t-il long-tems que vous êtes en Angleterre ? — Il n'y a que dix-huit heures, Monsieur, je suis heureux de pouvoir vous donner des nouvelles des jeunes Demoiselles qui sont arrivées à Douvres en bonne santé ; quoique je ne suppose pas qu'elles arrivent à Londres avant le soir, car mon maître et moi avons couru toute la nuit.

Cette nouvelle inattendue surprit tellement le Comte, qu'il resta un moment sans parler, malgré le desir qu'il avait d'en savoir davantage ; mais, suivant ses principes de machiavélisme, quoiqu'ils ne lui eussent pas toujours réussi, il rêva quelque tems avant de faire de nouvelles questions. Enfin, il dit : — Je suppose que vous avez

passé la mer avec elles, peut-être êtes-vous attaché à leur service ? En ce cas vous devez savoir que je suis à Londres depuis quelque tems. — Non, Monsieur, je n'en savais rien. Depuis que je vous ai quitté, j'ai été à Vienne avec un Seigneur anglais qui a été si content de mon service, qu'il a voulu me ramener avec lui, et le hasard a fait que nous nous sommes embarqués à Ostende presqu'en même tems que les jeunes Dames. Comme notre bâtiment marchait mieux que le leur, nous les avons passées; et les ayant reconnues sur le tillac, je les ai saluées. Je les ai vues débarquer au moment où mon maître et moi partions de l'hôtel d'York. — Vous avez l'air pressé, dit le Lord qui n'était pas encore remis

de son trouble : pouvez-vous venir bientôt me revoir, ou bien, où demeurez-vous? J'ai quelque chose d'important à vous dire. — Je serai libre dans une heure, Monsieur, j'irai vous chercher où vous voudrez ; mon maître demeure dans l'Incoln'sinn Fields. — Je vous y attendrai, mais souvenez-vous que je ne veux pas qu'on sache que je suis en Angleterre. Ne dites donc à personne que vous m'avez vu ; vous pouvez me rendre un service essentiel, et être sûr d'être récompensé en raison de son importance.

Ce courier, italien de naissance, parlait français, allemand et anglais comme un naturel du pays. Il promit de revenir à l'heure indiquée et d'être secret comme une borne.

Alors ils se quittèrent, le domestique bien résolu de servir son ancien maître s'il en était bien payé, et le Comte en rêvant aux moyens de se servir de lui. Les Italiens sont réputés pour leur finesse, on leur reproche même de se prêter facilement pour de l'argent aux plus grands crimes. Nous ne voulons cependant pas dire que le projet du Comte fût de l'y engager; nous lui devons la justice qu'il ne voulait attenter à la vie, ni de sa fille ni de sa pupille ; mais il avait une vive curiosité de savoir avec qui elles arrivaient en Angleterre, et desirait les remettre, encore une fois, dans son pouvoir, s'il était possible. Malheureusement son confident S. André, était en Suisse et il avait le plus grand besoin d'un espion.

Jamais heure ne lui avait paru si longue, et, pour comble d'ennui, le courier le fit attendre encore une autre. Il se promenait de long en large dans la place, agité par la crainte et l'espoir ; son impatience augmentait à chaque tour qu'il faisait. Enfin sa patience était à bout quand il vit paraître celui qu'il desirait avec tant d'ardeur et qui venait à lui avec toute la vîtesse possible. Le Comte, toujours sur ses gardes, lui fit signe de le suivre, et, après avoir traversé Holborn, il s'arrêta dans une rue assez peu passante pour n'avoir pas la crainte d'être observé. Il espéra alors d'apprendre tout ce qu'il desirait ; mais il commença par lui faire promettre le secret, et, lui laissant toujours croire qu'il était M. Dud-

ley, il l'instruisit que sa fille et sa pupille s'étaient enfuies de chez lui il y avait trois mois, et, jusqu'à cette rencontre fortuite, qu'il n'avait pu rien apprendre d'elles. Alors, en lui mettant dans la main une bourse de vingt guinées, il lui demanda s'il ne pouvait pas quitter le maître qu'il servait à présent, et lui promit que, si par son moyen il pouvait remettre les jeunes filles en son pouvoir, il lui donnerait cent autres guinées. Pour moitié de cette somme, l'Italien lui aurait remis mort ou vif celui qu'il aurait voulu lui désigner. Il s'engagea donc à faire tout ce que le Comte voudrait; il promit de quitter ce matin même, son maître avec qui il avait déjà réglé son compte, et qu'il se dévouait entièrement à un

maître aussi généreux, qui, sûrement ne le laisserait jamais manquer. Milord n'hésita pas de le lui promettre, alors il lui donna l'ordre d'attendre les jeunes demoiselles un peu loin sur le chemin de Douvres où elles devaient passer, et de les suivre jusqu'au lieu où elles descendraient ; que, si elles n'étaient point arrivées le lendemain soir, il pousserait jusqu'à Douvres, et qu'il chercherait à se mettre sur leurs traces jusqu'à ce qu'il connût le lieu de leur résidence; que, dès qu'il la connaîtrait, il viendrait l'en instruire et recevoir de nouveaux ordres. Il lui renouvella la promesse de cent guinées, dès qu'il pourrait lui indiquer leur demeure d'une manière positive. L'Italien lui jura qu'il regardait déjà

l'argent dans sa poche ; et il partit sur-le-champ, sans écouter le Comte qui voulait encore lui renouveller ses instructions. Il ne crut pas devoir aller bien loin de Londres, et il s'arrêta à un de ces cabarets où les postillons de poste et les cochers de diligence font boire leurs chevaux. Il en choisit un où il s'était déjà arrêté le matin avec le maître qu'il venait de quitter. Le Baron et ses belles compagnes s'étant servies de la même poste à Dareford, leurs postillons s'arrêtèrent au même endroit et il reconnut parfaitement les deux Dames. Il avait fait tenir un cheval prêt qu'il monta aussi-tôt qu'elles furent reparties, et il suivit la voiture à Brompton où il les vit descendre. Les paquets ayant été ôtés de la voiture,

voiture, il ne put douter qu'elles n'eûssent l'intention d'y passer la nuit. Il retourna promptement auprès de celui qui l'employait, pour l'instruire de son succès. Il trouva toute prête la récompense promise que le Comte lui délivra, du moment qu'il l'eut instruit qu'elles étaient descendues dans une fort belle maison à Brompton pour y passer la nuit.

D'après le succès de cette première tentative, le Lord employa l'Italien pour épier les mouvemens de celles qui se croyaient à l'abri et dont il voulait troubler la tranquillité. Mais il fut très-étonné d'apprendre qu'elles n'avaient avec elles qu'un homme de cinquante à soixante ans. Il supposa donc que, si celui-ci était en effet un de leurs

adorateurs, un autre l'avait précédé en Angleterre, ou n'y était pas encore arrivé. Il espéra qu'il en serait bientôt instruit ; mais, après que son espion fût resté deux jours à Brompton où il ne quittait pas de vue la porte de leur maison, celui-ci s'assura que certainement elles ne recevaient aucune autre personne que le vieux Monsieur avec qui elles avaient passé la mer ; qu'il demeurait avec elles dans la maison d'où il l'avait souvent vu sortir ; qu'il revenait tous les soirs entre neuf et dix. Cela parut fort étrange au Comte qui, pour être sûr que l'Italien ne le trompait pas, se déguisa le troisième jour; et, se plaçant dans un café voisin, il put, ainsi que son confident, voir les deux jeunes

personnes à leurs fenêtres avec leur protecteur qu'il ne put reconnaître. Il lui parut Anglais, en ce cas, il devait être instruit de leur position ; il avait pu leur persuader de se mettre sous sa protection et de le suivre en Angleterre où il soutiendrait leurs droits. Car il ne pouvait supposer qu'aucune d'elles eût songé à épouser un homme qui avait au moins dix ans de plus que lui. Son espion fit bien tout son possible pour le découvrir, mais en cela il ne put réussir. Les domestiques de la maison refusèrent obstinément de répondre à aucune de ses questions et le renvoyèrent constamment aux maîtres de la maison s'il voulait être plus instruit. Comme ni le Lord, ni François, n'avaient envie d'a-

dopter ce moyen, le premier jugea qu'il n'avait d'autre ressource que de tâcher de les enlever à leur respectable protecteur. François fut consulté, et le Comte, le trouvant aussi prompt à exécuter que lui à proposer, il alla chercher madame Dupré qui vivait d'une petite rente qu'il lui faisait. Elle eut d'abord quelque remords d'entrer dans la ligue proposée ; mais elle ne put résister long-tems à la récompense qu'on lui offrait et à la crainte de perdre la rente que le Comte pouvait lui ôter, et qui était son seul moyen d'exister. Elle crut donc qu'il valait mieux se laisser persuader que ses pupilles avaient abandonné le chemin de la vertu. Elle s'arrangea pour croire que le Comte n'avait d'autre but que de

sauver leur réputation; et, comme elle n'avait d'autre alternative que de mourir de faim ou d'obéir, elle choisit ce qui lui paraissait le plus utile.

Quand le moment de l'exécution fût venu, le Lord lui présenta son nouveau confident comme un Gentilhomme de ses amis qui n'avait d'autre desir, ainsi que lui, que de sauver la réputation de deux folles qui s'étaient laissé séduire par un vieux coquin.

Après s'être bien assuré de François et de la gouvernante intéressée, Il songea aux autres arrangemens. Il voulut d'abord séparer les deux jeunes personnes, afin qu'elles ne puissent pas se concerter ensemble; et, pour prévenir ses agens de se liguer pour lui arra-

cher de l'argent, il avait en vue un endroit où madame Dupré servirait de geolière à Idamia; et François lui avait indiqué un excellent moyen de disposer d'Elmire qui devait lui être confiée.

Au bout de trois jours, il revint et décida que madame Dupré irait chez ses pupilles en l'absence de leur protecteur de la part de qui elle dirait venir; que ne sachant pas qu'il était en Angleterre, elles n'auraient probablement pas de soupçons. L'impatience d'Idamia de revoir Tancrède, fit réussir ce plan comme nous l'avons vu. Le Comte et François étaient déguisés auprès de la maison, et peu de tems après que le Baron fût sorti, madame Dupré entra et, à la grande joie du Comte, reparut

bientôt avec ses victimes. Dès qu'il les eût vu partir, il monta dans une autre chaise avec l'Italien et rejoignit les Dames entre Hammersmith et Kensington, où il les sépara comme nous l'avons déjà dit. Les cris d'Elmire furent bientôt étouffés par les juremens de son père qui la remit à l'Italien, pendant qu'il se rendit à Maidenhead où, à l'aide de quatre chevaux, il précéda de quelques momens madame Dupré et Idamia.

CHAPITRE XI.

ELLES étaient donc, comme nous avons dit, en présence du Comte. Madame Dupré, fière d'être la confidente de son maître, rompit la première le silence, en s'écriant d'un air de triomphe : —Enfin, nous voilà ! quoique Madame assure qu'elle aimerait mieux être dans les mains des brigands que dans les vôtres; pour moi, elle me croit damnée pour l'avoir enlevée à son séducteur. — Faites-moi la grace d'avancer, Miss Forester, dit l'impérieux Lord : que je sache ce que vous pouvez dire pour excuser votre conduite impardonnable.

Elle rappella tout son courage et s'approcha de l'homme qu'elle méprisait depuis si long-tems, mais plus encore en ce moment. — De quelle autorité, Milord, me traite-t-il d'une si étrange manière? Qui vous a donné le droit de m'enlever à mes amis? Un homme d'honneur, s'il avait eu des droits, pouvait les faire valoir d'une manière plus loyale. — Il me semble, Mademoiselle, que vos derniers voyages ne vous ont pas formée. — C'est vrai, Milord, reprit madame Dupré : je n'ai vu personne plus gâtée en si peu de tems. — Alors, madame Dupré, ce sera à vous à la corriger. Si la douceur n'y parvient pas, il faudra avoir recours à des mesures plus sévères. Les lois de ce pays donnent un grand

pouvoir à un tuteur, j'espère qu'on ne m'obligera pas de m'en servir. — Il me semble que Milord en a déjà fait assez d'usage. — Vraiment, Mademoiselle ! Je consens cependant à en supporter toutes les conséquences ; je ne me repens que d'avoir laissé autant de liberté à vous et à ma fille. Si je vous avais cru autant de goût pour la promenade, j'aurais su prendre plus de précautions; mais, je vous prie, si ce n'est pas une trop grande liberté, voulez-vous m'instruire de ce que vous avez fait depuis votre départ d'Ornen? — Madame Dupré m'a fait entendre, Milord, que vous en étiez parfaitement instruit, ce serait donc une redite inutile. — Vous voudriez m'en imposer, Miss Forester, mais j'ai

le droit de vous faire cette question, et je vous prie d'y répondre. — Il doit suffire à Milord de m'avoir remise en son pouvoir par des moyens aussi ignobles; j'y resterai jusqu'à ce que ceux qui en ont le droit viennent me réclamer. — Qui en ont le droit, reprit le Comte, avec un sourire sardonique, quoiqu'un peu déconcerté: et qui, je vous prie, a le droit dont vous vous me menacez? — Mon époux, Milord. — Quel est l'heureux mortel à qui vous avez donné votre main? Est-ce ce vieux qui vous a conduit en Angleterre? Alors, j'applaudis à la prudence de votre choix. Serez-vous assez bonne pour me dire son nom? — Celui dont vous parlez, Milord, quoique le meilleur des hommes, n'est

point mon époux, il est mon véritable ami. — Quel est donc, je vous prie, cet époux qui vous délivrera de ma tyrannie ? — Milord l'apprendra bientôt, il ne laissera pas maltraiter sa femme avec impunité. — Mais il a un nom, j'espère, êtes-vous honteuse de le dire ? — Je lui en laisse le soin, Milord; je serais fâchée de vous priver de l'agréable surprise qui vous attend; car je sais toute l'estime qu'il a pour vous.

Ce ton ironique plut médiocrement au Lord qui commença à craindre le compte qu'on pourrait lui demander, si on savait Idamia entre ses mains; cependant, comme les jeunes personnes étaient sorties de chez elles sans violence, il espéra qu'on ne pourrait le soup-

çonner ; il fit donc bonne contenance et continua ainsi : — Je connais donc celni dont vous portez le nom ? — Je le crois, Milord, du moins il vous connaît de réputation. — Et vous pensez que je vous croirai mariée sur votre seule assertion ? Il faut avant que je sache où vous vous êtes mariée, avec qui, et mille autres choses dont il me paraît que vous n'avez pas envie de m'instruire. — Cela me prendrait trop de tems, Milord, il vaut mieux que j'en charge ce vieux qui m'a conduite en Angleterre. . . . le Baron de Dervat, il vous satisfera sur tous les points ; et, je n'en doute pas, vous présentera à mon époux, si vous voulez prévenir la visite qu'il ne manquera pas de vous faire. — Le Ba-

ron de Dervat est celui que j'aurais le moins soupçonné d'avoir protégé une folle conduite ; mais, je vous prie, quel est le mari d'Elmire? -- Le Baron répondra à toutes vos questions, Milord, je lui laisse le soin de nous justifier. -- Cela lui sera difficile, Miss Forester, ainsi qu'à vous de me persuader de votre mariage. -- Ce n'est qu'un mensonge, Milord, dit madame Dupré : car elle n'a vu personne à Brompton que ce vieux Monsieur qu'elle nomme le Baron, et qu'elle même déclare n'être point son mari. -- Oh! je ne crois pas un mot de ce qu'elle dit, mais, pourquoi ne nomme-t-elle pas son époux ? -- Parce que, Milord, je n'ai pas envie de contenter votre curiosité qui vous engagera, peut-être, à

voir le Baron de Dervat. Il peut vous instruire de tout ce que vous desirez tant de connaître. Je vous répète seulement que je suis mariée, et je suis étonnée que vous ne sachiez pas encore à qui. — Morbleu, dit le Comte en colère, ne me tenez pas plus long-tems en suspens, je veux savoir son nom. — C'est bien dommage que Milord ne puisse pas me forcer de répondre à une demande aussi polie.

Jamais le Lord n'avait été plus embarrassé ; il connaissait trop le caractère de sa pupille pour espérer que ses menaces eûssent plus d'effet sur elle qu'elles n'en avaient eu dans le premier moment. Cependant, il résolut d'affecter de ne pas croire ce mariage qui contrariait tant ses vues ; il prit

un ton plus doux, l'assura que toute sa crainte était qu'elle ne fût dupe de quelqu'adroit coquin; qu'elle était plus à plaindre qu'à blâmer, qu'il ne tenait qu'à elle de tout réparer. — Vous savez, ma chère enfant, que Déterville vous adore depuis long-tems; j'ai craint réellement qu'il ne succombât à la douleur de vous perdre. Vous pouvez encore le rendre le plus heureux de tous les hommes; il a voulu rester en Suisse dans l'espoir d'y découvrir quelque nouvelle de vous. J'ai réussi mieux que lui, il ne tient qu'à vous que tout soit oublié. Acceptez la main de mon fils, je prends sur moi de lui justifier votre absence; votre réputation n'en souffrira pas, et je vous rendrai Elmire qui, dans

tout ceci est bien plus coupable que vous. Je ne vous demande point de détails et je ne fais plus de questions, si vous acceptez ce que je vous propose.

Idamia écoutait avec étonnement un homme assez vil pour vouloir marier son fils, si en effet il ne croyait pas à son mariage, à la maîtresse d'un autre. Si elle le méprisait déjà, ce mépris augmentait donc encore, et elle ne put le dissimuler dans sa réponse.

— Ainsi, Milord veut que j'aie deux maris ; en tout cas, je vous déclare que, mariée ou non, jamais je ne donnerai la main à Lord Deterville.

— En ce cas, Madame, tenez-vous prête demain à la pointe du jour à continuer votre route. J'au-

rai soin que vous ne m'échappiez pas une seconde fois pendant votre minorité. Vos fenêtres seront mieux gardées, je saurai être aussi têtu que vous, quoique mes offres ayent pu vous montrer combien j'étais disposé à vous pardonner. Je voulais croire que vous n'aviez été qu'imprudente, je voudrais me le persuader encore, mais bon soir pour le moment.... Madame Dupré, si Miss veut prendre quelque chose, vous le lui ferez apporter ; et il se retira dans la chambre voisine. Madame Dupré voulut alors employer son éloquence à la persuader ; mais Idamia lui répondit qu'elle ne voulait pas ajouter la bigamie aux autres crimes dont on l'accusait ; qu'elle était prête à la suivre, mal-

gré son mépris pour elle et pour celui qui la faisait agir; mais, sentant qu'elle avait besoin de conserver ses forces, elle se fit apporter un biscuit et un verre de vin, et elle se jetta toute habillée sur son lit. Elles dormirent fort peu et furent prêtes dès qu'on les appella. Madame Dupré avait fermé la porte en dedans et mis la clef dans sa poche. Le Comte vint lui-même les chercher et les ramena dans la chambre où il les avait reçues. Il proposa à Idamia de le suivre à Londres; mais elle lui répondit qu'elle ne le suivrait, que s'il lui donnait sa parole d'honneur de la ramener dans la maison où on l'avait prise. Il rit beaucoup de cette idée et lui dit qu'il voulait voir seul le Baron; il lui de-

manda si elle avait bien fait ses réflexions; que, si elle voulait consentir à ce qu'il lui avait proposé; il enverrait sur-le-champ un courier à Ornen. Idamia l'assura que cette dépense était inutile, puisqu'elle était bien décidée à n'être jamais sa belle-fille. — C'est assez, reprit le Lord, je saurai être aussi têtu que vous.

Il fit alors avancer la voiture et lui donna la main pour y monter; ce qui fit croire à Idamia qu'il avait le projet de l'accompagner, mais il prit congé d'elle, en lui disant qu'il la reverrait bientôt.

Le domestique, qui lui parut un paysan, se plaça, comme auparavant, sur le devant de la voiture qui partit sans qu'elle sût où on la menait. Elle aurait bien voulu ré-

sister, mais, loin de ses amis, comment pouvait-elle espérer quelque crédit contre des gens qui agissaient au nom de son tuteur ? Elle se résigna donc à son sort, ne doutant pas que le Baron de Dervat ne fît tout ce qui était en son pouvoir pour découvrir sa retraite. Ils marchèrent tout le jour, ne s'arrêtant qu'un moment pour manger pendant qu'on relayait ; mais elle eut la satisfaction d'apprendre qu'elle était sur la route de Bath, en voyant sur la portière des diligences qu'ils rencontrèrent, Bath, Bristol et Londres, ou Bath et Londres. Elle n'en était que plus embarrassée de deviner où on voulait la conduire, ne connaissant aucun ami au Comte ou à la Comtesse dans l'ouest de l'Angleterre. Mais elle réfléchit

bientôt qu'il ne voulait sûrement la conduire chez aucun de ses amis; et, bien persuadée que les questions ne lui serviraient à rien, elle s'abstenait de parler à sa compagne qui lui observait cependant qu'au-lieu de bouder, elle ferait mieux de tâcher de se mettre bien avec elle. Idamia lui répondit qu'elle préférait un ennemi déclaré à un faux ami.

La nuit commençait quand ils entrèrent à Bath. Sûre de ne pouvoir se tromper, elle ne parla point davantage. Elle cru être arrivée au terme de son voyage, et soupirait en songeant aux sensations agréables qu'avait éprouvées son cher Tancrède en entrant dans cette fameuse cité pour la première fois, bien sûre que sa présence les lui

eût rendues plus ravissantes encore. Elle pria donc avec ferveur pour obtenir de lui être bientôt rendue.

Pendant ces réflexions mélancoliques, ils arrêtèrent, pour changer de chevaux, à l'Agneau, auberge isolée presque hors de la ville. Madame Dupré ne craignait plus qu'elle voulût lui échapper, et à proportion qu'Idamia se refusait à ses avances, elle cherchait à se rendre plus agréable.

-- Graces à Dieu, ma chère Miss, nous avons relayé pour la dernière fois, je crains que ce relai-ci ne soit un peu long ; mais nous n'avons rien à craindre des voleurs, ce qui n'est pas une petite consolation. — Il m'importe fort peu où vous me menez, dit Idamia, pourvu que je sois délivrée d'une personne

aussi méprisable. — Vous êtes bien dédaigneuse, Miss Forester. Songez que vous auriez pu tomber en de beaucoup plus mauvaises mains. Souvenez-vous que vous me connaissez depuis votre enfance. — Je vous assure que je ne vous connaissais pas, je ne crois pas qu'on puisse être aussi fausse que vous. — Bien, bien ; enfin, l'écriture nous ordonne de rendre le bien pour le mal, et c'est ce que je compte faire, en vous préservant de nouvelles aventures. Par la suite, vous sentirez que vous me devez des remercîmens au-lieu de me faire des reproches. — J'ai peur que vous ne vous trompiez beaucoup sur l'avenir. — Il faut passer quelque chose à votre humeur en ce moment ; mais je compte que nous

nous serons bientôt aussi bonnes amies qu'autrefois. — Jamais, dit Idamia avec force. Mais je vous pardonne, parce que vous croyez que votre existence dépend de Lord Clarancourt. Souvenez-vous seulement que vous aurez le tems de vous repentir d'avoir secondé ses infâmes projets. —Je ne crois pas, Miss Idamia, que personne puisse me blâmer d'avoir secondé les efforts de Milord, pour se rendre maître de vous. Je ne crois pas plus que lui à votre mariage, quoique nous pussions nous attendre, et que les circonstances dans lesquelles vous vous êtes trouvée, aient pu rendre nécessaire que vous teniez ce langage pour vous justifier. Mais puisque Milord veut bien vous pardonner,

j'avoue qu'à votre place je n'hésiterois pas à accepter ses propositions. — Je crois bien que l'idée d'un crime ne vous empêcherait pas de faire ce que vous croiriez utile à vos intérêts, mais supposez que j'eusse la même façon de penser, il est contre les miens de suivre votre avis : car j'ai un époux qui a le desir et le pouvoir de m'arracher des mains de ceux qui m'oppriment en ce moment. — Vous savez mieux qu'une autre, Miss, le fonds que vous devez faire sur un mari, qui, depuis que vous êtes à Brompton n'est pas venu vous voir une seule fois. Je ne veux point vous décourager, mais, je gage avec vous que vous n'entendrez plus jamais parler de lui.

Cette dure réflexion fit verser

un torrent de larmes à Idamia. Enfin, elle s'adressa à cette puissance qui n'abandonne jamais l'innocent. Elle cessa de répondre à sa compagne, mécontente de lui avoir donné le triomphe de voir couler ses pleurs. Elle résolut de ne ne point se laisser abattre et se rappella cette maxime connue.

» Plongés dans le malheur, tour-
» mentés par les peines, ne livrons
» pas notre ame noble au déses-
» poir. Dans nos dangers, entour-
» rés d'ennemis, Dieu saura nous
» secourir à tems. Quand notre
» force manque, que le chagrin
» nous accable des évènemens im-
» prévus nous donnent du sou-
» tien «.

Ils ranimèrent, en effet, son

courage, elle réfléchit que tout est possible à la Puissance Divine. L'histoire de son mari, du moins ce qu'elle en savait, était une preuve convainquante que l'innocent opprimé est sous la protection spéciale de celui qui règle tout, et qui ne laisse pas périr un moineau sans sa permission. Elle se résigna donc à sa volonté, et résolut de mettre toute sa confiance en celui qui n'abandonne jamais, celui qui croit en lui.

FIN DU SECOND VOLUME.



